1361

Pulat VII 10

OÏCOMA,

OU

LA JEUNE VOYAGEUSE.

568429

OÏCOMA,

OU

LA JEUNE VOYAGEUSE;

Par l'Auteur d'ARMAND ET ANGÉLA, et de NARCISSE OU LE CHATEAU D'ARABIT.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez LÉOPOLD COLLIN, Libraire, rue Gilles-Cœur, nº 4.

1808.

ERRATA DU TOME Ier.

Page 29, ligne 20 : Gaya, *lisez* Gaza.

43, ligne 21 : de M. de Torbin, *lisez* Forbin.

47, ligne 7 : contre elles, *lisez* ont été dirigé contre elles.

48, lignes 16 et 17 : de Morcule et d'Arn, *lisez* de Moreul et d'Aru.

55, ligne 8 : Duchêne, *lisez* duchesse.

55, ligne 10 : les mêmes lois, *lisez* les mêmes lieux.

57, ligne 19 : dix-huitième, *lisez* dix-septième.

60, ligne 2 : gribune, *lisez* gribane.

60, ligne 19 : luteurs, *lisez* bateaux.

63, ligne 8 : sans expérience, *lisez* sans espérance.

69, ligne 12 : fureurs, *lisez* faveurs.

84, ligne 20 : mageurs, *lisez* mayeurs.

92, ligne 3 : Luyarche, *lisez* Lusarche.

93, ligne 22 : *lisez* dans Armand et Angela.

120, ligne 3 : M. de Vivoire, *lisez* Rivoire.

137, ligne 10 : d'Alamme, *lisez* d'Alaume.

Page 137, ligne 12 : Vigracourt, *lisez* Vignacourt.

157, ligne 22 : rampaient, *lisez* campaient.

165, ligne 19 : Ponteux, *lisez* Ponthieu.

166, ligne 22 : curl, *lisez* carl.

208, ligne 11 : Saint-Mulphrant, *lisez* Saint Wulphrant.

INVOCATION.

VIERGE solitaire, enfant de la douleur, toi qui suis les pas du malheureux, compagne et amie de sa retraite, douce Mélancolie, reçois le tribut de mes chants; long-temps ma lyre détendue resta muette comme les tombeaux, silencieuse comme toi; mais aujourd'hui je viens la faire résonner de nouveau, et essayer d'en tirer des sons qui charment encore ton oreille.

Ah! ne crains pas que je trouble ta rêverie par l'hymne du plaisir. Non, elle m'est aussi étrangère qu'à toi; triste jouet du malheur, repoussée d'un monde léger et frivole, Oïcoma le fuit pour venir méditer dans l'auguste enceinte des forêts, sur la colonne renversée des palais des grands, sur les ruines désertes, sur les souvenirs antiques, et recevoir à la fois la double inspiration de la muse de la solitude et de celle qui préside aux pensées solennelles. Mais, que dis-je, elles ont entendu mon invocation; je les

vois qui se disposent à accorder ma lyre. Fille d'Ossian, me dit ce couple inséparable, quel sera le nouveau sujet de tes chants? Veux-tu célébrer les grandeurs d'Athènes, la puissance de Rome, la fierté de Carthage ou l'opulence de Tyr? Raconteras-tu aux siècles à venir comment ont disparu la reine de l'Orient et ses cent tours, Babylone et ses jardins en l'air, Ephèse et son temple majestueux, Rhodes et son colosse formidable, l'imposante Palmyre et les trophées de Marius, cette superbe Ninive,

condamnés, à regret, par le maître souverain des empires, et cet Illion, si fatale à ses vainqueurs? Où faut-il te transporter sur notre char magique? sera-ce aux bords du Simoïs, aux sources cachées du Nil, ou sur les rives de l'Arno et du Tibre? Plus simple dans mon sujet, et mieux inspirée dans mon choix, Muses propices à mes vœux, c'est à ma terre natale que je veux consacrer l'hymne du retour dans la carrière littéraire: doux charme des lieux qui nous ont vu naître,

intérêt puissant des souvenirs de la gloire de notre patrie, n'auriez-vous plus d'empire sur nos cœurs? et, pour réveiller les favoris de la fortune, du sommeil d'indifférence où les plonge la satiété des plaisirs, faudra-t-il donc toujours avoir recours à des récits fabuleux ou à des descriptions de contrées lointaines? Pour être Français, les sites pittoresques de la France seraient-ils donc sans attraits pour nous? Ah! je ne puis le penser, et j'ose croire que les tableaux que je vais esquisser auront quel-

que prix aux yeux des ames sensibles qui pardonneront sans doute à la faiblesse du pinceau en faveur du motif qui le dirige et des sujets qu'il retracera.

OÏCOMA,

OU

LA JEUNE VOYAGEUSE.

CHAPITRE Ier.

Départ de Paris.

Je te quitte, superbe cité du frivole Lutétien ; j'abandonne tes jardins superbes, tes palais majestueux, ton luxe asiatique, ta pompe orientale ; déjà la course rapide de mon char léger ne me permet plus d'apercevoir tes tours antiques, ta colonnade rivale immortelle des chefs-d'œuvre de la Grèce, tes monumens modernes, fruits heureux du perfectionnement des arts, et ce mélange confus de grandeurs et de misère, d'opu-

lence et de bassesse, de prospérité et d'infortune que présente à l'œil observateur l'aspect d'une immense cité. Tout a disparu devant moi : le cordon de lumières destiné à éclairer la façade du palais du souverain comme l'humble retraite où gémit le pauvre, est remplacé par ces bornes solitaires placées de loin en loin sur la route, et qui avertissent le voyageur de la distance qui le sépare de l'objet de ses affections, ou de l'approche du terme de ses fatigues; une plaine immense, qui s'étend au loin, m'offre l'image d'un vaste avenir où la pensée, comme l'œil, est libre de chercher un site agréable, un doux repos. En disant un long adieu aux bords de la Seine, le reflet de sa grandeur me suit pendant quelque temps; les riantes habitations qu'elle arrose m'avertissent

encore dans leur luxe champêtre de l'approche d'une opulente cité; la verdure y est moins fraîche, les eaux moins limpides, la nature plus soumise à l'art; les fossés de ces demeures n'ont rien d'antique, leur architecture rien d'imposant, leur vue rien de pittoresque, et l'on devine sans peine que leurs possesseurs se sont dégoûtés de l'enceinte des villes sans aimer la solitude des champs, et que leur imagination incertaine s'est placée sur les confins des deux états, pour recevoir de chacun, tour à tour, les plaisirs qu'ils offrent, comme si l'on pouvait composer avec la distraction et le recueillement, dire à l'une: j'ai besoin de tes plaisirs, et à l'autre, ton charme secret m'attire; quand ta rivale s'éloignera, viens la remplacer, que je doive au monde mes amusemens, et à la re-

traite mes jouissances. Détrompez-vous, si vous espérez former cette alliance bizarre de deux états incompatibles, à votre entrée dans le monde moral ; favoris du sort, je vois s'approcher de vous l'austère Raison, la bruyante Folie ; l'une, avec ses grâces majestueuses mais sévères, vous dit : Suivez-moi, je conduis au bonheur par des routes peu connues, encore moins aimées, sûres cependant ; l'autre vous séduit par son cortége agréable, elle vous répète ce refrain ordinaire : Le printemps est la saison des Jeux et des Ris ; et moi seule, je peux les fixer sur tes traces : reste sous mon empire, je veillerai à tes plaisirs ; mais redoute le langage importun d'une froide morale, qui, en approfondissant la surface des choses de la vie, fait évanouir les riantes illusions, les

brillantes chimères que je crée autour de mes adorateurs, et sur lesquels repose le fragile édifice de leur félicité.

A ce doux et séduisant langage, votre choix est bientôt fait, riches de la terre, grands du siècle; je vous vois en foule vous précipiter autour du temple de la Divinité, dont les oracles trompeurs vous promettent un bien qu'elle ne donna jamais, et sans la possession duquel cependant tous les vôtres sont sans charme et sans attrait. Lassés enfin de le poursuivre dans le tourbillon du monde, dans le faste des cours, dans le tumulte des fêtes, vous venez vous réfugier dans vos pompeux domaines des champs, et vous le demandez aux Dryades des forêts, en jetant sur vos vastes possessions un coup d'œil rapide comme la course de la vie. La

pauvre Oïcoma vous envoie sur l'aile des vents ce terrible pronostic: Vous ne serez jamais heureux; si vous desirez en connaître la raison, suivez ses pas sur l'aile de l'Imagination, et dans ces promenades solitaires elle vous l'apprendra.

CHAPITRE II.

Vue de l'Abbaye de Saint-Denis.

MUSES inspiratrices, je vous l'ai dit, c'est à ma terre natale que je consacre mes chants. France aimée des dieux et favorisée de la nature, c'est ton sol riant que la Jeune Voyageuse va parcourir; qu'un autre décrive les charmes de la belle Ausonie, les trésors de la fertile Ibérie, ou les jeux bizarres de la nature dans les montagnes de l'Helvétie; plus heureuse, elle ne quittera point dans ses récits l'objet du premier amour du cœur de l'homme, l'objet de son constant regret, lorsque l'absence cruelle l'en a exilé, cette patrie si chère à toutes les ames sensibles: en

quittant la nymphe de la Seine pour visiter la contrée des Morins et la terre des Ambianes, Oïcoma verra partout la gloire de son pays, et chacun de ses pas retracera à sa mémoire des souvenirs touchans, des faits historiques, des sujets d'admiration, quelquefois de justes motifs de regrets; mais en réveillant une sensation mélancolique, ils ne seront pas sans douceur; et l'imitatrice d'Ossian, comme le vieillard de Morwen, éprouvera un secret plaisir à évoquer des ombres illustres de la nuit des tombeaux, et à s'entourer de leur cortége aérien pour célébrer sur la harpe de Bardus la grandeur renversée.

Pour peindre ces sombres tableaux, le premier modèle qui s'offre sur ma route, c'est l'antique et célèbre abbaye où reposaient trois générations

successives de souverains. Dans ce temple de la mort et du Dieu vivant, l'observateur aimait jadis à faire une pause ; interrompant souvent une course de plaisirs ou d'affaires, il oubliait les uns et suspendait les autres pour venir y méditer sur l'instabilité des honneurs terrestres, sur la brièveté de nos jours, sur la folie des espérances humaines. Le malheureux que l'infortune opprimait en se promenant lentement au milieu de tous ces rois endormis, sentait que la bienfaisante Religion reprenait son empire sur son cœur déchiré ; il croyait la voir assise sur son trône immortel, environnée de tous les débris des trônes passagers de la terre, et du sommet de l'éternité où elle repose, lui dire avec l'orateur chrétien : Dieu seul est grand.

Je ne décrirai pas ici cette vaste

et lugubre enceinte où sont venues échouer tour à tour la grandeur du sang de Charlemagne et la splendeur des lys : une plume éloquente, taillée, comme le disait Bossuet, pour écrire à la postérité, s'est chargée de ce soin si touchant pour tous les cœurs français; son hymne, à la fois religieuse et sublime, consola les mânes outragées des morts, et donna d'utiles et sévères leçons aux vivans. Le triomphe que M. de Trénenil a obtenu est tout à la fois l'éclatante réparation d'un peuple entier, et le gage de son retour à la vertu. Céleste harmonie de l'ame, poésie auguste, quels hommages te sont dus, lorsque tu ne consacres ton empire sur le cœur de l'homme que pour le ramener à celui de l'humanité, de la justice, de l'honneur, de tous ses devoirs enfin! Vous quitterai-je, asile

dévasté des tombeaux déserts, sans jeter, en m'éloignant de Saint-Denis, un regard d'attendrissement religieux vers la retraite obscure où l'héritière de la piété connue du nom de Saint Louis, a eu le courage d'ensevelir toutes les idées de gloire et de prospérité ? Qu'elle m'est apparue grande et touchante à la fois cette héroïne chrétienne, qui, abandonnant le palais des rois pour la solitude du carmel, est venue se placer entre le tombeau de ses pères et l'autel de son Dieu, consacrant ses beaux jours au service de l'un, et ses prières aux autres, protégeant par ses vertus les coupables qui méditaient déjà le meurtre de sa famille, et s'offrant en victime pour les prévarications de son peuple! On ne peut douter que, dans la balance de la justice céleste, sa vie entière ne l'emportât aux yeux

de l'Eternel sur celui des crimes de son siècle ; elle a arrêté pour un temps le bras de l'ange exterminateur. En effet, le terme de sa vie parut être celui de la prospérité de son pays.

Elle n'est plus, et déjà les flots de la colère du Tout-Puissant menacent de faire rentrer dans le chaos cette terre malheureuse ; vous n'eûtes donc pas le même pouvoir que votre auguste parente, noble et touchante victime de l'amour fraternel ? En vous léguant son ame angélique, elle ne put vous préserver du sort affreux qui vous attendait, en récompense d'un dévouement qui, dans l'antique Grèce, vous aurait mérité des autels. Hélas ! le moment des vengeances célestes était arrivé pour la France et pour vous : les palmes glorieuses du martyre devaient orner ce front

virginal où siégeait la candeur, et y être unis au lys de votre maison. Un jour, je l'espère, une ame sensible ne pouvant offrir de tombeau à vos cendres dispersées, s'empressera du moins d'élever à votre mémoire un cénotaphe modeste comme votre vie, caché dans la solitude comme vos bienfaits.

Quelques fleurs symboliques l'environneront; le lierre, emblême de l'amitié constante, l'embellira de son immortelle verdure; et l'amie fidèle des morts, la douce Asphodelle, recevra dans sa coupe d'albâtre les pleurs du sentiment, que viendront y répandre tous les cœurs sensibles, en voyant gravée sur la pierre funéraire cette réponse sublime: Laissez-les faire, je ne suis ni épouse ni mère (1). Ces seuls mots, et le nom

(1) Réponse que fit Madame Elizabeth

d'Elizabeth rendront ce monument plus auguste, plus imposant que tous les trophées des vainqueurs du monde.

---

aux personnes qui détrompèrent les assassins du 6 octobre, qui, la prenant pour la reine, voulaient la massacrer.

CHAPITRE III.

Château d'Ecouen.

SALUT, antique demeure de la vaillance et de l'honneur, dont la construction devint le noble délassement d'un héros, et où il se plut à retracer la gloire de sa maison et son amour pour son roi : partout le chiffre de Henri II et la devise de Montmorency (1) se trouvent réunis et frappent les regards du voyageur, qui, du sommet de la colline où repose le château d'Ecouen, peut contempler la plaine où périt, les armes à la main, son premier possesseur.

(1) Sans erreur, sans reproche.

De ce point de vue, que de souvenirs viennent assaillir un esprit nourri de l'histoire! Il voit le théâtre de la mort de l'intrépide connétable qui sauva tant de fois sa patrie ; et, en admirant le mausolée érigé à sa mémoire, il gémit sur la fin tragique de l'héritier de son sang, qui trouva dans les provinces méridionales une défaite moins glorieuse et une mort plus cruelle. En comparant le champ d'honneur où fut renversé le père, et l'échafaud où périt le fils, on se sent saisi d'une secrète terreur sur l'impénétrable destinée des humains qui traversent en si peu d'espace toute la chaîne des événemens, et qui semblent quelquefois n'être placés sur les hauteurs de la vie que pour rendre leur chute plus terrible, leur fin plus douloureuse. La mort du duc de Montmorency laissa imparfait le

tombeau qu'il érigeait à la mémoire de son aïeul; et les efforts de la haine, en arrêtant le cours de sa vie, interrompirent aussi pour jamais ce monument. Plus heureux après sa mort que pendant sa vie, la tendresse conjugale fit pour lui, sans obstacle, ce que la piété filiale n'avait pu faire pour le héros qui lui avait transmis son nom. Oh! qui lui eût dit, lorsqu'il s'arrachait avec peine aux ombrages charmans d'Ecouen, qu'il ne les reverrait jamais! Un noir cachot, la pesanteur des fers, la hache homicide.... Arrête-toi, ô ma pensée, quitte des lieux qui inspirent de tristes réprobbemens. Oïcoma, poursuis ta course et hâte tes pas vers les bords fleuris de la Somme.

CHAPITRE IV.

Chantilly.

Je découvre non loin de moi ce Chantilly célèbre par le séjour du vainqueur de Rocroi ; asile des Jeux, des Plaisirs et des Arts, tu n'es plus qu'une vaste solitude. Qui me racontera ton antique splendeur ? où en retrouver les faibles vestiges ? La manufacture de faïence et de terre de pipes qui s'est établie dans ton enceinte prospère et s'agrandit ; l'ouvrier industrieux, mais ignorant, a remplacé la cour qui admirait Boileau, Racine et Labruyère. L'éloquent Bossuet venait y puiser ces traits sublimes qui devaient lui servir un jour à élever à la mé-

moire du Grand Condé le monument le plus beau que notre langue puisse offrir. Aujourd'hui le marchand seul vient y chercher de quoi approvisionner son magasin. Dans ce charmant séjour, son vaillant possesseur et l'ambitieux cardinal de Retz, oubliant leurs anciennes discordes, s'entretenaient des orages de leur jeunesse, et peut-être gémissaient ensemble du ravage des passions haineuses qui détruisent tout le bonheur de la vie.

Santeuil y répétait ces hymnes harmonieuses consacrées à l'Eternel; les souverains étrangers aimaient à venir y admirer la magnificence des arts en France; le voyageur moins célèbre, mais peut-être plus sensible, s'attendrissait devant le buste de Henri IV, détournait son œil effrayé de la tête sanglante du mal-

heureux Monadelschy, aimait à se reposer sur la savante réunion des phénomènes de la nature, et goûtait un autre genre de plaisir à interroger chaque siècle sur les hauts faits de ces guerriers que rappelaient leurs armures et leurs dépouilles. Aujourd'hui tout est désenchanté : les hôtes de ces bois, effrayés du bruit de la hache et de la cognée, ont fui à regret leur aimable asile ; les oiseaux nocturnes, amis de la destruction et des ruines, les ont remplacés ; l'amateur des arts se détourne tristement pour ne pas contempler ce ravage ; imitons-le. Recevez mes adieux, Dryades désolées ; je vous quitte pour jamais.

CHAPITRE V.

Arrivée à Beaumont. Tableau de famille.

J'ARRIVE au milieu de ton frais paysage, des riants hameaux qui t'environnent, et de l'aspect pittoresque que tu offres à mon œil enchanté, joli Beaumont, jadis défendu par l'art contre les surprises de la guerre, et qui ne conserves du rang que tu avais dans les fastes politiques de l'histoire de ces contrées, que les avantages dont t'avait enrichi la nature. Dans ton enceinte, obscure aujourd'hui, on vit jadis des preux et des héros s'unir pour conserver à leur maître ces remparts qu'assiégeait un sujet révolté; leurs efforts furent vains; et l'Oise, qui baigne de

ses flots limpides tes tours, tes créneaux, tes débris de fortifications minées par les efforts du temps, se vit forcée alors de recevoir dans son sein les corps privés de vie de tes plus intrépides défenseurs. Que de souvenirs historiques retracent à ma jeune mémoire les lieux que je parcours en cet instant! quelle longue chaîne de faits intéressans je vais trouver sur ma route jusqu'au terme de mon voyage, dédaignés de notre siècle! Aurai-je assez de bonheur pour faire jaillir, du sein ténébreux de l'oubli, quelques rayons de gloire, pour cette contrée peu célèbre, qui mérite pourtant si bien nos hommages? Je vais l'entreprendre; si la palme du succès échappe à mes jeunes mains, poëtes aimables nés pour chanter tous les beaux souvenirs, un jour, peut-être, ces lignes obscures que je

trace fixeront vos regards ; alors, émus par la grandeur des tableaux que j'aurai esquissés, vous consacrerez vos chants harmonieux à les immortaliser ; et si alors la tombe n'a point encore offert d'asile à la triste Oïcoma, elle s'applaudira, dans sa retraite, de voir enfin cette terre si chère à son cœur devenir le sujet de vos nobles travaux, mais en évoquant autour de vous les ombres illustres du sire de Coucy, de l'intrépide Lahire, du sire de Longueval (1), du jaloux et malheureux Fayel, du vaillant d'Aspremont (2), et de tant d'autres héros.

---

(1) Le sire de Longueval suivit Philippe-Auguste à la Terre-Sainte ; il y termina glorieusement sa brillante carrière, et ses cendres reposent à Gaya depuis l'an 1096.

(2) Le généreux gouverneur de Bayonne.

Ah! ne dédaignez pas, je vous en conjure, le vieillard malheureux qui m'est apparu aux ruines de Beaumont; je vais vous raconter et sa tendresse paternelle, et sa douleur profonde; que son image vénérable obtienne une place dans l'enfoncement du tableau que je dessine en cet instant. Pourquoi rougirais-je de retracer un souvenir qui m'a si vivement émue? la douleur qui s'offre à nous, revêtue de la livrée de la simplicité, doit-elle être moins accueillie que lorsqu'elle nous apparaît sous l'aspect imposant d'un nom célèbre? Bélisaire, privé de la lumière, errant

---

qui fit à Charles IX la réponse sublime que l'histoire a consignée dans ses annales, était d'une maison de Picardie. Ses descendans y ont conservé des alliances, entre autres avec la maison de Boubert.

sans guide sur les bords dangereux d'un précipice, m'intéresserait toujours quand je pourrais ignorer qu'il remporta d'éclatantes victoires, et que les honneurs du triomphe lui furent décernés ; le malheureux Ricimer, privé de la couronne, fugitif dans les montagnes, et demandant à son ennemi vainqueur un pain pour soutenir sa triste existence, une éponge pour essuyer ses larmes, et une harpe pour chanter ses malheurs; Ricimer n'a pas besoin d'être roi pour m'attendrir sur son sort : il est sans asile hospitalier pour reposer sa tête, sans compagnon pour partager sa fuite, sans ami pour compatir à ses maux, et c'est mon semblable, cela suffit à mon cœur pour y faire naître la pitié. Habitant de la forêt des Vosges, dis-moi donc sans crainte qui a pu te faire quitter ton toit rus-

tique, tes amis fidèles, les animaux innocens, richesse du pauvre, et la compagne de tes vieux jours? pourquoi ce jeune adolescent au casque guerrier, ne paraît-il suivre qu'à regret les drapeaux de Bellone, et pourquoi la lance des combats lui sert-elle, dans ses mains, à soutenir ta marche pénible? Tu parais fatigué plus encore par le poids de la douleur que par celui des ans. Si de raconter tes infortunes à des ames sensibles pouvait les soulager, je te dirais : Reposes-toi sur ce roc solitaire, et fais-nous le récit touchant des maux qui oppressent ton cœur. — Le vieillard s'arrêta en écoutant ce langage; ses larmes coulèrent; j'osais me flatter que, grâce à ma pitié, elles avaient moins d'amertume. Oh! quique vous soyez, dit-il, je vous bénis de votre intérêt. Il mit à prononcer ce court

éloge un accent qui allait à l'ame. Je me rendis raison sans peine de la douceur que devaient avoir pour lui des paroles de consolation prononcées dans une terre étrangère; car celui qui est éloigné d'une province, une ville, un hameau qui l'a vu naître, est plus inconnu à l'habitant de la solitude, que les déserts de l'Arabie et les mines de Colconde ne le sont au citadin instruit. Jugez donc de l'isolement où il devait se trouver en se voyant seul avec son fils dans le vague d'un avenir incertain.... Le jeune homme, en nous voyant prêts à recevoir l'épanchement de la douleur de son père, s'éloigna: craignait-il d'affaiblir son courage, ou voulait-il se délivrer un instant du terrible fardeau de la contrainte? je ne lui demandai pas son secret. Le vieillard s'assit; nos regards atten-

dris se fixèrent sur cette figure vénérable : le zéphir, en se jouant à travers sa chevelure blanche comme la neige des montagnes qu'il avait quittées, offrait le contraste des deux saisons opposées du monde physique et moral.

Le silence régnait autour de nous; la nature était calme, déserte ; ces créatures attentives au récit plaintif du malheur d'un de ces enfans, il commença ainsi :

J'ai vu le jour au pied des montagnes des Vosges; Hubert est mon nom, soixante ans mon âge, une cabane toute ma richesse, et trois fils ma seule espérance ; je les aimais comme un père aime ses enfans ; ici ma main, dirigée par mon cœur, serra involontairement celle de l'objet de toutes mes affections, et le vieillard ne s'aperçut pas de ce mou-

vement : un grand sentiment absorbe tous les autres. Il continua : Nous vivions paisibles et heureux, uniquement occupés de nos travaux champêtres ; tout-à-coup la guerre s'allume de toutes parts ; l'aîné de mes fils est appelé au dangereux honneur de défendre sa patrie ; il nous quitte. Je n'essaierai pas de vous peindre ce premier déchirement de mon cœur paternel : les craintes de la tendresse alarmée, les tourmens de l'incertitude, les angoisses de l'attente, l'espérance du retour, bientôt tout cela disparaît pour faire place à l'affreuse vérité, que pour une fois j'ai cessé d'être père. Un an à peine écoulé dans les regrets, le second enfant, qui pleurait encore avec moi son frère, me quitte à son tour, me cause les mêmes alarmes, et partage la même destinée ; enfin,

l'impérieuse loi de la nécessité vient encore de me demander le dernier sacrifice qu'il me reste à faire à ma patrie, le seul objet qui puisse consoler mes vieux jours. A ces efforts au-dessus de la nature, je sens qu'il faut mourir ou suivre mon fils; repousser loin de moi le fardeau de l'existence n'était pas en mon pouvoir. J'osai me flatter qu'en demandant à m'attacher à la cohorte guerrière, on ne me repousserait point: je n'ai pas été trompé dans mon attente. Sûr de partager ses dangers, d'adoucir ses fatigues par un seul regard de son père, je quitte pour suivre mon unique enfant, et la cabane solitaire où ma vieillesse croyait mourir, et les agrestes possessions qui faisaient ma seule richesse; je traverse des pays inconnus, je surmonte des fatigues non proportion-

nées à mes forces, et je me rends avec ces jeunes soldats où le devoir les appelle; mais parmi eux je ne vois que mon fils, je ne suis occupé que de lui. Arrivés au terme de notre course, malgré mes vieux ans, je combattrai à ses côtés; si le fer meurtrier menace ses jours, son père, après lui avoir donné l'existence, aura peut-être encore le bonheur de la lui conserver; ou s'il est dans la destinée de tous de périr au champ d'honneur, je mourrai au même lieu, et la même tombe nous réunira. Ainsi parla le vieux Hubert. Il avait cessé de nous raconter ses peines, et nous en écoutions encore le triste récit; bientôt il se lève pour rejoindre le corps guerrier dont l'amour paternel l'a rendu volontaire; il s'éloigne lentement et comme à regret; nous le suivons des yeux, après avoir

donné à l'héroïsme de sa tendresse le juste tribut d'éloges que toutes les ames sensibles lui doivent, mais qui ne purent arriver jusqu'à son cœur pour le consoler; son fils, qui ne l'avait pas perdu de vue, s'empressa de venir soutenir sa marche tremblante; en se retrouvant près de lui, un sourire de plaisir anima encore une fois ses traits décolorés. Je les vis s'éloigner appuyés ainsi l'un sur l'autre; alors, songeant au hasard des combats, au danger de la guerre, je crus voir la foudre en éclat tomber sur le vieux chêne dépouillé, et sur l'arbrisseau paré des fleurs du printemps, et les renverser tous deux pour jamais. Dieu protecteur de la vertu, détourne d'aussi noirs présages; veille sur l'union touchante et sainte du père et du fils; que le terrible fléau de la guerre les épargne,

et que bientôt, rendus sains et saufs dans leur paisible retraite, ils puissent chanter un cantique d'actions de grâces au Dieu de leurs pères, qui les aura soutenus dans cette périlleuse carrière, et les aura conservés l'un à l'autre, l'un pour l'autre! alors, famille intéressante, en songeant aux fatigues de votre triste pélerinage, pensez à la roche solitaire de Beaumont, et à l'intérêt que vous a témoigné dans vos malheurs la jeune voyageuse.

CHAPITRE VI.

Beauvais.

Beauvais et ses antiques remparts s'offrent à ma vue ; en découvrant ses fossés jadis inaccessibles, aujourd'hui plantés d'arbres charmans, ses créneaux couronnés par des plantes sarmenteuses, qui, les tapissant d'un rideau de verdure, dérobent à l'œil les ravages de la guerre pour ne laisser apercevoir que les charmes de la nature ; en voyant cet aspect à la fois pittoresque et menaçant, je ne pus défendre à ma pensée de revenir sur ces jours de crimes et de discordes dont ces lieux furent à la fois le théâtre et la victime ; le souvenir de l'intrépide Jeanne Hachette enflam-

ma mon esprit : Salut, m'écriai-je, à la mémoire de cette autre héroïne de la France, aussi courageuse que celle d'Orléans, moins infortunée, mais pas aussi célèbre ; celle de Beauvais mérita, pour tout son sexe, une prérogative flatteuse, qui honore encore plus peut-être ceux qui la décernèrent que celle qui l'obtint : il y a plus de gloire à couronner, sans jalousie, une belle action, et à en perpétuer la mémoire d'âge en âge, que de la faire soi-même. Mériter la renommée est difficile ; la dispenser l'est encore plus : l'un est le triomphe de l'amour-propre, l'autre en est le sacrifice ; et il devient encore plus pénible pour l'orgueil jaloux, lorsque chaque année doit fidèlement en retracer le souvenir (1),

(1) Procession instituée à Beauvais en

en perpétuer la mémoire. Oui, je n'hésite pas à le dire, la reconnaissance constante des habitans de Beauvais pour le sexe faible qui sauva leurs pères de l'oppression du joug étranger, est un des plus beaux titres à leur gloire.

Le monument le plus curieux qu'il y ait à Beauvais, et celui qui mérite le plus l'admiration des connaisseurs, c'est la cathédrale: elle a beaucoup souffert dans des temps orageux; mais leurs dévastations meurtrières n'ont pas porté atteinte à la beauté du chœur, morceau le plus étonnant qu'il y ait en ce genre. L'architecture noble, svelte et légère, devient plus étonnante par sa hauteur; il

---

mémoire de la délivrance de la ville contre l'invasion du duc de Bourgogne, et où les femmes ont le pas sur les hommes.

semble que son architecte ait connu le mot de Michel-Ange, et senti le noble dessein de le réaliser : *Je ferais cela en l'air.* Le portail, qui est très-gothique, ressemble beaucoup à toutes les architectures de ce genre. Les chapelles n'offrent rien de remarquable; dans celle de Sainte-Madeleine, on voit une médiocre copie du beau tableau de Lebrun, qui manque de cette expression touchante de repentir et d'amour divin, qui embellit l'original; en le voyant, on n'éprouve aucune émotion : ce n'est pas plus madame de la Vallière que l'habitante de la grotte solitaire de Sainte-Beaume. L'ami des arts préfère s'arrêter devant un beau mausolée du cardinal de Genson, exécuté par Coston, replacé dans cette église par les soins de M. de Torbin. Si on aime à contempler les traits de la

grandeur unie aux vertus, on n'aime pas moins à trouver sur sa route une preuve de respect envers les morts, et de voir la mémoire d'un homme de bien honorée par une génération qui n'a plus rien à espérer de lui, pas même la gloire de lui avoir appartenu, puisque l'illustration des ancêtres est perdue aujourd'hui pour leurs descendans. En quittant Beauvais, ses énormes remparts, ouvrage de l'ingénieuse et lente patience des habitans de cette ville, qui voulurent seuls en être chargés, et qui y travaillèrent avec courage, sans distinction de rang, de sexe ou de profession, on ne voit rien de bien remarquable sur la route; seulement un esprit nourri de l'histoire trouve à chaque pas des souvenirs, des traits touchans, des sujets de réflexion. Avec quel plaisir on se rappelle les

hauts faits d'armes de ces antiques peuples, célébrés par César, dans ses Commentaires, et désignés sous le nom générique de Belges, et sous les dénominations particulières de Bellovaci et d'Ambiani ! Combien il est flatteur, le témoignage rendu par un vainqueur généreux à des vaincus recevant des lois, et dignes pourtant d'en donner !

Si l'on cherche à se reporter vers des temps moins reculés, ces lieux furent le théâtre des guerres intestines que la France eut à soutenir avec ses enfans divisés ; ensuite un ennemi étranger choisit cette terre malheureuse comme l'arène de ses sanglans combats ; l'orgueilleux Espagnol, maître alors d'une partie du monde, et les fils indomptés de la fière Albion qui gémissait des bornes posées à sa domination, se réu-

nirent pour la désoler. En vain l'espace des mers, la différence des mœurs, la diversité des cultes semblaient-ils devoir séparer deux nations si étrangères l'une à l'autre : le génie de la Haine les réunit contre une rivale commune. Je ne décrirai pas les ravages de ces guerres funestes, les historiens se sont chargés de ce soin si glorieux pour leur patrie ; en effet, rappeler les combats que les Français de tous les âges eurent à soutenir, c'est retracer leurs exploits, même lorsque le sort des armes trahit leur espérance : étant vaincus, ses légions belliqueuses faisaient encore trembler leurs vainqueurs.

CHAPITRE VII.

Détails sur la ville d'Amiens et sa Cathédrale.

Pour entrer dans Amiens, il fallait autrefois passer sous ces massives portes qui résistèrent si long-temps à la valeur espagnole, et qui n'offrirent un passage à l'ennemi que lorsqu'une ruse inattendue eut été mise en usage (aujourd'hui la mine des ingénieurs et la hache des sapeurs) contre elles. J'ai vu leur chute à regret; ces énormes débris renversés parlent encore éloquemment au voyageur, et les ruines peuvent avoir des charmes pour lui; mais lorsqu'elles auront disparu tout-à-fait,

il me semble que devant cette place il redemandera quelque chose : la vue des anciens monumens doit plaire à l'ami des arts et aux partisans des recherches curieuses placées de distance en distance sur notre route ; ils nous aident à parcourir toute la chaîne du passé ; celui qui disparaît laisse un vide ; comment en rattacher le souvenir ?

Amiens est situé sur une large et belle vallée entourée d'une colline qui s'élève en pente imperceptible ; la Somme y entre par trois canaux différens, et, après avoir reçu dans sa course le tribut des ondes de Morcul et d'Arn, elle va se jeter dans la mer, en arrosant dans son cours majestueux la belle vallée qui lui doit son nom.

Jules-César choisit Amiens pour le lieu de sa retraite au retour de

ses excursions guerrières dans le pays. Ah! pourquoi l'amour de sa patrie le ramena-t-il dans Rome? le vainqueur des Ambianes et des Morins n'eût pas péri sous le fer des *conjurés*; les nobles et généreux habitans de ces belles contrées eussent respecté ses jours, et on n'aurait pas trouvé parmi eux de farouches Brutus. Valentinien y séjourna; son fils Gratien y reçut le titre de César; les deux Constantin la fertilisèrent; le pieux Antonin et le sage Marc-Aurèle l'embellirent: Amiens fut l'objet de leurs affections, et tributaire de leurs bienfaits; elle pourrait, à plus juste titre qu'Albe, être nommée la Royale; car non seulement beaucoup de ses souverains la visitèrent, mais elle eut encore l'honneur de voir dans ses murs cette fameuse réunion de quatre rois qui, en

1329, s'y rendirent pour assister au serment d'hommage qu'Edouard, roi d'Angleterre, rendit à Philippe de Valois, pour le duché de Guienne et le comté de Ponthieu. Ces illustres témoins étaient le roi d'Aragon, de Navarre, de Bohème et de Mayorque. Les détails de cette singulière et importante cérémonie se trouvant dans tous les historiens, nous ne la décrirons pas ici; nous observerons seulement en passant, que si l'orgueil du fier Edouard dut être humilié dans cette journée, les flots du sang français répandus dans cette même terre à la journée de Crécy le vengèrent bien. Au retour de cette funeste bataille, Philippe de Valois y réunit tous les princes et seigneurs qui lui étaient restés fidèles, pour obtenir, de la vieille expérience des uns et de la bouillante valeur des au-

tres, des ressoûrces pour sauver le boulevard de la Picardie que ces ennemis attaquaient. Ce fut sans succès; et la France perdit pour longtemps cette ville importante, dont le siége devait fournir aux habitans une occasion de se signaler, et aux lettres une tragédie. Le roi Jean, son fils, y vint à différentes reprises, et ce peuple généreux et sensible eut le bonheur de connaître ce souverain qui, dans les fers, mérita et obtint le respect d'un ennemi, et de la part d'un poète, son contemporain (1),

(1) Ce fut lui qui eut le courage de répondre dans les fers, aux propositions insultantes de l'ambitieux Edouard, qu'il pouvait bien engager pour sa rançon les richesses de son royaume; mais que pour la gloire de la France, il voulait la transmettre sans tache à ses successeurs comme il l'avait reçue de ses ancêtres.

le titre du plus grand des rois (1) et du plus invincible des hommes : Charles VI qui, simple particulier, eût été bien malheureux, à plus forte raison devant portér le poids d'une couronne, l'infortuné Charles VI se rendit dans ses murs pour allumer le flambeau de l'Hymen, qui devait se changer pour lui et pour la France en torche des Furies ; ce fut le second de nos rois dont Amiens reçut les sermens. Philippe-Auguste vint y jurer d'aimer la princesse qui, pour s'unir à lui, abandonnait sa patrie et se confiait aux caprices d'un élément souvent perfide, et à la merci des flots orageux comme sa destinée, pour venir dans une terre étrangère essuyer un abandon cruel. Une insulte éclatante, malheureuse Injébulrde, de-

(1) Pétrarque.

viez vous la craindre? ah! du moins, vous fûtes seule à plaindre, et la France n'eut point, comme vous, à maudire la journée qui lia votre sort à celui du volage Philippe.

Avant d'arriver à des âges plus rapprochés du nôtre, oublierai-je, en offrant le tableau des souverains qui séjournèrent dans la capitale de la Picardie, oublierai-je le plus grand des monarques, le meilleur des hommes, ce Louis IX, modèle des législateurs, exemple des rois, objet de la vénération même de ses ennemis, que tous les plus célèbres panégyristes ont loué, sans cependant avoir dit de lui tout ce qu'il y avait à en dire, dont la gloire nous est parvenue à travers la corruption des siècles, sans en recevoir d'atteinte, et qui aura toujours des droits à l'admiration, aussi long-temps que la vertu

conservera des adorateurs sur la terre? Mais oserai-je placer immédiatement après ce héros, un prince plus séparé encore du fils de Blanche par la différence des caractères et par l'opinion publique, que par la durée des temps? Un mot sera mon excuse. Si la mémoire de Louis XI (1) n'obtint pas, comme celle de Saint-Louis, l'amour des peuples et les louanges de la postérité, cependant le motif qui le conduisait dans Amiens, devait être cher à l'humanité gémissant depuis si long-temps sur les maux de la guerre. Il vint y conclure une paix solide avec Edouard IV. Ce bien-

(1) Ce monarque qui, par la férocité de son caractère, ne paraît pas avoir été organisé par la nature de manière à sentir le charme de ses beautés, nommait cependant Amiens sa petite Venise.

fait et le desir de ne point laisser de vide dans cette galerie de royaux voyageurs, si différens de conduite, de caractère et de renommée, m'ont engagée à parler d'un souverain si peu fait pour attacher le souvenir. Charles VIII y vint faire son entrée avec la belle Duchêne de Bretagne, son épouse. Louis XII s'y rendit aussi : avec quel délice j'ai pensé que je revoyais les mêmes lois que ce bon roi, ce père du peuple, qui ne voulait pas que le roi de France vengeât les injures du duc d'Orléans, mot sublime qui suffisait seul pour immortaliser sa mémoire, et qui devrait être inscrit sous les yeux des princes destinés à porter tard la couronne qui ne leur vient point en lignes directes ? Louis XII était accompagné de son successeur, qui devait un jour mériter aussi un surnom bien

glorieux pour des siècles d'ignorance, celui de Père des Savans : il y revint après son avénement au trône, pour renouveler son alliance avec l'Angleterre; heureux pour son peuple, s'il eût pu faire aux frontières de la France, du côté de l'Espagne, un traité avec l'ambitieux Charles Quint, aussi solide que celui que la Picardie vit renouveler dans son sein! on eût évité les maux qu'occasionnèrent la funeste journée de Pavie. Henri II s'y rendit en 1547 avec les chefs du parti des Lorrains et le fameux connétable Anne de Montmorency, preux chevalier, honneur de son siècle, défenseur de sa patrie, conseil éclairé de ses maîtres, terreur des factieux, appui de la religion de ses pères. Henri forma dans la Picardie ce camp nommé d'Amiens, où Philippe d'Autriche et lui passèrent si long-

temps en présence, l'Espagnol sur la rive d'Authy, les Français sur celle de la Somme : une paix conclue entre les deux puissances, devint le fruit d'une sage observation et d'un formidable appareil guerrier. A commencer de 1565, les princes du sang qui jouèrent un si grand rôle dans nos guerres civiles, le faible et coupable Charles ix, qui n'avait reçu de la nature aucuns talens pour les prévenir ni les terminer ; le duc de Longueville, le duc d'Anjou, le maréchal d'Estrée, le duc de Nevers et Henri iv, s'y rendirent successivement. Avant de parler plus en détail du modèle des bons rois, je dois rappeler ici que, dans les troubles qui déchirèrent la France au dix-huitième siècle, la Picardie demeura fidèle à son roi : sa capitale refusa d'ouvrir ses portes au duc d'Aumale,

chef des ligueurs; et dans les états de Blois, les députés de cette province préférèrent de donner six cent mille francs que de signer la ligue. Hélas! pourquoi la vérité due à l'histoire nous force-t-elle d'ajouter que dans la suite des temps la Picardie montra autant d'obstination à quitter la ligue, qu'elle avait montré de répugnance à l'embrasser? Mais jetons un voile épais sur cette partie de l'histoire. Malheur aux peuples qui voient des révolutions intestines et des guerres civiles! plus malheureuse encore peut-être la génération qui leur succède, si elle ne profite pas de leur exemple pour éviter les mêmes excès, redouter la même punition! Amiens, redevenu ce qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être, je veux dire fidèle, eut le bonheur de posséder dans ses murs le bon Henri. Com-

bien, en le voyant, ses habitans durent pleurer leurs erreurs! Combien la clémence d'un roi si digne du trône n'était-elle pas propre à faire naître d'utiles repentirs! La manière touchante dont il s'y conduisit, dut le rendre encore plus cher à ce peuple formé par la nature pour produire et admirer tout ce qui est bon et généreux. On cite un trait bien touchant du vainqueur d'Ivri, arrivé dans Abbeville; et, sachant que le curé de la paroisse de Saint-Jacques conservait, comme ancien partisan de la ligue, un peu de ressentiment contre son roi, le généreux monarque affecta de visiter en détail son église. Le curé, sensible à ce trait de bonté, inscrivit sur les registres cette démarche flatteuse en ces termes laconiques mais expressifs : Le 19 septembre 1601, le roi partit de cette

ville pour Calais ; il était arrivé le soir d'auparavant en gribune (1) d'Amiens. Henri IV du nom, *était bon ; il est venu dans ma paroisse, il est entré dans la sacristie ; il m'a parlé le premier.* La reconnaissance eût peut-être dû inspirer au curé une manière plus éloquente de parler de cette action ; mais cet homme élevé loin du théâtre brillant des cours, ne connaissait sûrement ni l'art de s'exprimer avec grâce, ni celui de louer les grands : il n'a pu chercher à faire un tableau ; il a raconté simplement ce que sans doute il a vivement senti. Dans l'hiver de 1619, Louis XIII séjourna dans l'évêché d'Amiens avec son favori le duc de Luines ; avant

(1) Les gribunes sont des luteurs du commerce d'Amiens ; leur charge est de quarante à quarante-cinq tonneaux.

lui, le célèbre et malheureux maréchal d'Ancre y avait demeuré quelque temps : cet homme ambitieux, qui n'aspirait qu'à gouverner l'état, parut être l'étoile avant-courrière de l'astre du ministère de Richelieu, dès qu'il était dans la destinée du successeur du vaillant Henri de ne pouvoir se passer de la tutelle d'un maire du Palais, sous un titre plus honorable. Il est heureux pour la France que le maréchal d'Ancre, aux vues étroites et au génie tracassier, ait fait place à l'aigle de la politique, à ce fameux Richelieu dont *l'éclatante destinée imprima un si grand mouvement à tout son siècle.* En 1625, Marie de France, reine d'Angleterre, allant prendre possession de ses nouveaux états, fit son entrée dans Amiens, accompagnée de Marie de Médicis, de Monsieur, frère

du roi ; du cardinal de la Valette, du duc de Chevreuse, gouverneur de la Picardie ; du duc de Bukingham, ambassadeur de Charles 1er ; des princes de Conti, de Soissons, de Montpensier ; des duchesses de Guise, de Chevreuse ; enfin de tout ce que la cour de France avait alors de plus célèbre, de plus illustre.

J'ai rappelé en détail ici la grandeur qui environnait alors Marie de Médicis et sa fille, pour mieux faire sentir ensuite la chute de ces deux princesses, destinées, par la colère du ciel, à boire jusqu'à la lie le calice des amertumes : l'une abandonnée par son fils (1), chassée par un

(1) Lorsque l'on considère au Luxembourg la magnifique galerie de Rubens, et que l'on pense que celle qui occupa le pinceau du peintre, la plume des historiens,

sujet orgueilleux des états qu'elle avait gouvernés, femme et mère de roi, se trouvant sans asile; l'autre, fille, femme, mère et sœur de souverains, obligée de revenir dans sa terre natale sans compagnons pour protéger ses pas, sans amis pour essuyer ses larmes, sans expérience pour adoucir ses maux, sans toit hospitalier pour reposer sa tête. O reine malheureuse! ainsi que vous vous êtes nommée à juste titre; si, à l'époque où vous receviez les hommages de ces bons et fidèles sujets, l'impénétrable livre de la destinée

---

la lyre du poète, et qui reçut les hommages de la France entière, est morte de misère, on se sent saisi d'un respect involontaire qui fait prosterner l'esprit orgueilleux et humilié, devant le trône immortel du roi des rois.

des Stuart se fût offert à vos yeux ; effrayée du sort qui vous attendait sur la terre ingrate et coupable d'Albion, vous auriez repoussé avec effroi loin de vous le diadême dont on venait d'orner votre trône charmant; mais alors vous ignoriez l'avenir.... A vous comme à tous les mortels, il n'avait pas été donné de pouvoir le connaître; rendons-en grâces à la céleste bonté. Quel est le mortel qui pourrait achever sa course s'il savait, dès les premiers pas qu'il fait dans la carrière de la vie, les maux qui l'attendent, les larmes qu'il doit y verser? avec cette funeste science, il n'y aurait plus de paix à espérer pour la naïve innocence, plus de bonheur pour la riante saison de l'adolescence, plus d'illusion pour le printemps de l'homme; il n'existerait plus pour lui ce moment for-

tuné où les roses de l'espérance fleurissent autour de lui, où, bercé par de riantes chimères, il est heureux du présent qui lui sourit, de l'avénir qui l'attend. L'avenir! quel mot ai-je prononcé! que de mortels qui n'entreront jamais dans ce domaine que leur imagination veut sans cesse envahir! Combien d'autres, en y entrant, chercheront en vain ce qu'ils espéraient y rencontrer! alors, affligés de la perte des illusions, ils seront forcés de donner des regrets au passé qui a disparu, et qui, dans sa course rapide, a entraîné avec lui les fugitives et trompeuses espérances d'un bonheur qui semble n'exister que pour ceux qui l'attendent. La triste fille du bon Henri l'éprouva : hélas! que deviendra-t-elle dans ses longs jours d'afflictions, dans ses cruelles années de malheurs qui vont

remplacer les courtes minutes de sa félicité! Où trouvera-t-elle un refuge? dans le sein maternel? Marie de Médicis, errante comme sa fille, a péri dans l'exil (1), et ses larmes ont dû couler sur le tombeau d'une mère avant de les répandre sur celui de son époux. Auprès d'un frère? il n'est plus, celui que la nature lui avait donné pour protecteur! Un enfant, un régent, un ministre meilleur politique que cœur sensible; des troubles civils, des finances épuisées, l'aspect de la misère et des dissentions, un peuple mutiné, voilà donc l'image qui doit frapper ses regards désolés en revenant demander appui et consolation dans sa terre natale. Qui lui tendra les bras? Hélas! elle

(1) Marie de Médicis mourut à Cologne en 1642. Charles I fut décapité en 1649.

parcourt en vain la solitude de ce Louvre jadis si brillant pour sa famille. Où sont ces flatteurs empressés, ces courtisans attentifs à lui plaire? Où courent actuellement ces esclaves de la fortune? Réaliser le mot si juste et si frappant de Pompée à Sylla : *L'astre levant a plus d'adorateurs que l'astre couchant.* Ah! trop malheureuse princesse, fuyez l'image d'une grandeur qui est éloignée de vous; renoncez au monde qui n'aime que les heureux, et venez dans la solitude du cloître. Sous les yeux de l'Eternel, répétez aux voûtes de son temple le récit de vos longues infortunes.

Oui, sans le secours consolant de la religion, vous devez succomber sous le poids de vos maux; et en vous jetant dans les bras de cette mère si tendre, vous sentirez s'éloigner les

regrets cuisans, les noirs chagrins, les souvenirs douloureux ! que dis-je, les souvenirs, la religion ne cherche point à ôter aux ames sensibles cette partie de leur existence morale. En condamnant les passions haineuses, en modérant les regrets amers, elle respecte les souvenirs, et permet qu'on redemande au passé quelques-unes des jouissances qu'elle a offertes dans des temps plus heureux; faible, mais bien légitime adoucissement aux peines de la vie. La jeune voyageuse elle-même a trouvé, dans sa course rapide, un secret et touchant plaisir à revenir sur des chutes célèbres et sur d'illustres victimes des révolutions du sort, en méditant sur les fureurs des hommes et sur les malheurs de l'élévation. Elle disait : O vous ! que la soif des grandeurs dévore, que l'ambition tourmente, que

l'orgueil agite, que les richesses tentent, et qui murmurez en secret du rôle obscur que vous jouez sur le théâtre du monde, contemplez le sort de la reine d'Angleterre : gloire, grandeur, fortune, vertu, douces affections, chaînes bien assorties d'un hymen flatteur, trône en apparence bien affermi, héritiers nombreux pour leur transmettre un diadême héréditaire dans leur auguste famille; que de fureurs du sort, que de sujets solides de jouissance et d'espérance! tout semblait devoir sourire à ses innocens desirs. Ambitieux! écoutez-la du fond de son cloître où l'infortune l'a conduite, s'écrier, dans l'amertume de son cœur : Oh! combien est fragile l'appui dont la confiance reposerait sur les biens de la terre! Mon bonheur a fui avec la légèreté de la poussière des fleurs

emportée par le vent : tout a disparu devant moi ; le bras du seigneur m'est seul resté : je me suis appuyée dessus, et j'ai supporté sans plaintes, sans murmure, ces arrêts sévères d'un maître qui n'afflige qu'en laissant toujours voir la tendresse d'un père qui console.

Le fruit malheureux d'un hymen qui devait être si glorieux, vint à son tour dans Amiens. Jacques II y apporta des douleurs peut-être encore plus cuisantes, une blessure plus profonde ; en effet, au malheur de perdre un trône, il joignit celui d'être forcé de renoncer aux douces, aux touchantes affections de la nature, et de voir ses persécuteurs dans sa propre famille. Pour cesser d'être roi, il ne faut que du courage ; pour cesser d'être père, il faut bien plus d'efforts ; avoir à se plaindre de ce qu'on aime,

et être forcé de fuir ceux que la nature nous ordonne de chérir, quelle épreuve! Jacques II, fils infortuné, fut encore père plus malheureux: trahi par celui à qui il avait donné le doux nom de fils, abandonné par sa fille, il unit à cette peine affreuse la douleur de se voir accusé d'être l'auteur de ses maux, et d'avoir mérité la rigueur de son sort; triste condition des souverains, qui sont regardés comme l'image de la Divinité sur la terre aussi long-temps que leur grandeur les environne, et qui sont moins plaints que leurs plus obscurs sujets, lorsque l'infortune les accable. Aujourd'hui que la maison des Stuart est effacée du livre des vivans comme de celui des rois, et que celle d'Orange qui lui avait succédé sur le trône a fait place à son tour à une dynastie nouvelle, les haines sont

éteintes, les préventions dissipées, les calomnies détruites, le dernier souverain du nom des Stuart doit reprendre son rang dans l'histoire, et recouvrer la dignité dont on ne devrait jamais chercher à dépouiller un roi parce qu'il a été malheureux. C'était à M. Macpherson qu'était destinée la glorieuse tâche de nous le faire connaître d'une manière équitable. Voici le portrait qu'il trace de ce prince dans son histoire : Jacques II était bon roi et homme très-vertueux ; il sut, par une sage économie, ménager les finances de l'état, encourager son commerce, et donner à sa marine un éclat et une force qu'elle n'avait pas eus avant lui, et cela, parce qu'il croyait que la gloire et la sûreté de son pays dépendaient de sa force maritime. Attaché à l'honneur de la nation anglaise, il

sut ménager ses intérêts de manière qu'elle ne souffrît aucune atteinte de la part des autres puissances de l'Europe; et le rôle qu'il joua dans la politique de son temps ne fut jamais au-dessqus de sa dignité. La vie privée de ce prince fut exempte det out reproche ; bon parent, tendre epoux, maître indulgent et facile, ami généreux et constant. Quoiqu'il eût de la fierté dans le caractère, il avait des manières aisées, beaucoup d'affabilité et de douceur : il donnait avec grâce, et ajoutait à la valeur du bienfait par la manière dont il l'accordait. Presque toujours on le vit prévenir la demande et unir la bienfaisance à la générosité. Peu de princes furent plus généralement que lui abandonnés de leurs alliés ; mais aussi peu d'hommes ont eu plus de véritables amis que lui ; ses ennemis

même ne résistaient qu'avec peine à l'influence de son caractère; de là vint qu'un si grand nombre de ceux qui le trahirent, lui en firent voir un sincère repentir; de là vint aussi que ceux qui contribuèrent le plus à sa chute, ne cessèrent jamais de respecter sa personne et de s'intéresser même à sa conservation. Profond pour le conseil, il formait le plan d'une entreprise avec la plus grande justesse, et l'exécutait avec une constance et un courage admirables; aussi il n'y eut jamais de roi plus aimé de ses sujets; et, lorsqu'ils furent obligés de renoncer à lui comme souverain, ils lui restèrent attachés comme homme.

Amiens, ville célèbre par les faits historiques qu'elle rappelle et les souvenirs qu'elle offre, fut une des plus malheureuses dans l'invasion des

Barbares : les hordes sauvages que n'avait pu désarmer la beauté de Rome, et la vue des chefs-d'œuvre de ces vainqueurs du monde (subjugués à leur tour), exercèrent, à plusieurs reprises, leur fureur sur elle. Les Normands se joignirent aux Huns et aux Vandales pour la ravager. Dans leurs mains, le fer et la flamme se réunirent tour à tour, afin de la détruire sans ressource : cependant le génie actif et industrieux de ces habitans, leur amour de la patrie, joint à la fertilité du sol et à la beauté du climat, la firent sortir chaque fois triomphante de dessous les ruines où ces ennemis avaient cru l'ensevelir pour jamais. Plus heureuse en cela que Carthage et Corinthe, détruites dans une même année sans laisser même des traces de leurs antiques beautés, elle fut tour à tour protégée, oppri-

mée, captive et triomphante : favorisée de la nature, victime de ses fléaux, elle vit dans son sein le spectacle des grandeurs brillantes et des grandeurs éclipsées, les victimes des discordes civiles, et les héros des factions, objets passagers des regards de leurs contemporains ; la guerre et ses dangers, la peste et sa contagion meurtrière, les siéges et leur lenteur calculée sur le progrès de la destruction ; le sang des étrangers coula dans ces murs désolés, ainsi que le sang de ces enfans malheureux ; la haine et ses vengeances, le meurtre et ses fureurs, la discorde et ses affreux satellites, y montrèrent à l'homme épouvanté ce que peuvent toutes les passions que l'intérêt met en mouvement, et que la raison ne modère pas au milieu de ces ténèbres d'effroi. Un jour doux et paisible se leva de

temps en temps, une aurore de bonheur perça le chaos, et Amiens respira. Ce fut même au plus affreux de tous les malheurs qu'il dut son embellissement et l'éclat dont il brille aujourd'hui. En 1595, lorsque la peste eut porté le deuil dans toutes les familles, et ravagé toutes les classes, une sage administration, persuadée que les maisons en bois pouvaient receler dans leurs pores spongieux le germe meurtrier de la contagion, ordonna qu'on les démolît pour en faire rebâtir en pierres; précaution sage, mesure de sûreté, qui devient un motif de confiance pour le présent, sujet de gloire pour l'avenir. Heureux le peuple qui profite de ces calamités pour en faire naître un bienfait général, et préserver ses successeurs des mêmes fléaux dont il fut la victime! Que de malheurs seraient évi-

tés si, dans chaque état, chaque ville, chaque condition, chaque famille, on profitait ainsi du fanal salutaire de l'expérience pour guider dans la mer orageuse de la vie ceux qui ne font que d'y entrer, pour leur en indiquer les écueils, et leur en faire éviter les abîmes ! Cette pensée morale, en s'offrant à ton imagination, te rappelle, sans doute, tendre Oïcoma, l'action touchante dans son motif qui se passa dans ton voyage et naguère sous tes yeux. La retracer ici, prouvera aux ames orgueilleuses que rien n'est à dédaigner dans l'ivresse de la vertu, et que l'on peut trouver à tous les instans sur sa route l'occasion de faire du bien. Notre char léger nous devançait; et, desirant observer le magnifique tableau qui se déroulait sous nos yeux, nous le laissions sans regret s'éloigner de nous pour con-

templer une vue charmante. Des sites pittoresques, occupés d'en goûter les tranquilles douceurs, je me livrais à une religieuse mélancolie que rien ne troublait, et que tout, au contraire, devait nourrir. Tout-à-coup l'aimable Thamina chancelle; effrayée, je la soutiens sur mon sein palpitant, une pierre qu'elle n'avait pas aperçue avait manqué d'occasionner sa chute; rassuré pour elle, je veux l'engager à continuer sa marche : Laisse-moi, me répond cette ame angélique avec une expression de bonté ravissante, laisse-moi ôter cette pierre qui a pensé m'être fatale; elle serait bien plus dangereuse pour un aveugle. Un peu d'attention aurait pu me la faire éviter; mais lui, comment se préserver des dangers qu'elle lui ferait courir? En achevant ces mots, Thamina se baisse pour ôter l'embûche

que le hasard a placée sur son passage: je l'aide à remplir ce pieux ministère de prévoyance pour de plus infortunés que nous; et cette pierre placée par nos soins au milieu d'un champ agreste n'offre plus ni danger ni péril pour personne. Ensuite je m'éloigne de cette place consacrée par un trait si touchant ; je regrette de ne pouvoir y laisser à notre place un champêtre monument, qui instruise le voyageur riche et puissant de la douceur attachée à une pensée de bienfaisance, et je bénis le ciel d'avoir associé mon sort à celui d'un être capable de les avoir jusque dans ses plus petits détails. Après cette disgression, il faut rentrer dans l'enceinte de la capitale de la Picardie, dont elle m'a éloigné. Que d'antiques souvenirs elle offre ! que de noms illustres elle rappelle! que d'actions

éclatantes elle retrace ! Les personnes qui desireraient la connaître plus en détail, peuvent consulter la Morlière. Je les engage à ne pas se laisser décourager par son style suranné ni par ces vers plus gothiques encore; son ouvrage rebutant au premier coup d'œil, mais si instructif en le connoissant mieux, offre l'image de ces personnes qui, sous des dehors peu agréables, cache un bon cœur et des vertus solides. Elles nous prouvent qu'il ne faut jamais juger sur les apparences qui nous trompent également, par ce qu'elles ont de flatteur ou de désavantageux, et que souvent des ridicules étant unis à des qualités essentielles, il serait injuste de refuser son suffrage aux unes en ne voulant considérer que les autres. Cette réflexion, si vraie en morale, peut encore être admise en fait de

littérature; le livre dont je parle en est la preuve.

Pendant la prison du roi Jean à Londres, Amiens eut encore ses faubourgs brûlés, et la ville fut presque prise ; malgré tant de pertes, elle donna une somme très-considérable pour la rançon du souverain. Trois de ses notables se dévouèrent même en ôtage, et eurent la généreuse fidélité de se charger des fers dont les Anglais voulaient bien consentir que leur royal captif fût délivré. On parla moins de cette action que de celle d'Eustache de Saint-Pierre: elle pouvait devenir aussi funeste aux ôtages d'Amiens qu'à ceux de la ville de Calais. Eh ! pourtant c'est à peine si le souvenir en est parvenu jusqu'à nous ! Cependant il y a plus de mérite à s'exposer à la mort et à perdre sa liberté pour rendre celle d'un monarque, qu'on

ne connaît pas, et qui habite loin de nous, que de braver le courroux d'un vainqueur irrité, et de s'exposer à recevoir de sa main le coup d'une mort incertaine que d'en attendre une assurée parmi les assauts d'un siége, les horreurs de la famine, surtout lorsque par un tel dévouement on sauve son pays, sa famille, ses amis. Toutes les circonstances se réunissaient pour enflammer le courage des bourgeois de Calais; ceux d'Amiens, au contraire, avaient, pour affaiblir le leur, toutes les images affligeantes réunies. Eustache de Saint-Pierre et ses compagnons étaient électrisés par la vue des murs embrasés: les cris de leurs enfans, l'honneur de leurs épouses, le salut de leurs frères, les ôtages du vaincu d'Edouard, n'étaient soutenus, contre la séparation de ce qu'ils aimaient, la

pesanteur des chaînes, l'ennui d'une longue captivité, la mort peut-être, que par l'espérance de rendre à la France un roi que son imprudente valeur conduisit seule dans l'abîme; le dévouement est le même, la cause et la situation sont bien différentes; il n'a manqué à la gloire des ôtages de Picardie que de la célébrité, un poète pour la leur procurer.

Je n'ose espérer que les lignes que je viens de tracer contribuent à leur procurer cette noble récompense de belles actions; du moins j'aurais payé à leur mémoire oubliée le tribut d'éloges qu'on doit à la vertu. En 1494, l'empereur Maximilien fit tous ses efforts pour surprendre Amiens par la porte Saint-Pierre; ce fut en vain Les mageurs, par leur vigilance, firent échouer ces projets.

En 1508, le sage et vertueux mi-

nistre Georges d'Amboise, que son amour des arts et la protection qu'il leur accorda firent surnommer le *Médicis de la France*, vint à Amiens. C'était deux ans avant le coup funeste qui devait ravir à la France ce sage pilote, ministre sans ambition, pieux sans superstition, et cela dans un siècle encore ignorant; grand sans orgueil; clément sans faiblesse; juste sans dureté; sévère sans cruauté; tout-puissant avec modestie, et ayant conservé, avec le pouvoir de tout faire, la modération de ne faire que ce qu'il devait. Il retournait alors de Cambrai pour rejoindre Louis XII, qu'il avait été servir auprès de l'irrité Maximilien; on lui rendit, dans la capitale de la Picardie, les honneurs dus à ces titres, et un hommage plus flatteur accordé à ses seules vertus, celui de la reconnaissance et de l'admira-

tion. Qu'il est heureux, le mortel qui, au sommet de l'élévation, peut se rendre le doux, le consolant témoignage de n'avoir occupé les hauteurs de la vie que pour découvrir les malheureux de plus loin et que pour les secourir à son heure dernière ! Le ministre de Louis XII dut se dire : J'aurais pu amasser des richesses périssables; je meurs entouré du souvenir des heureux que j'ai faits; j'aurais pu étendre la gloire de ma patrie au-delà des mers; j'ai travaillé à sa tranquillité ; j'aurais pu laisser un nom célèbre dans les fastes de l'ambition ; je voulais être utile ; je ne cherchais pas à me rendre célèbre. L'année suivante, l'Espagne, persuadée que la Picardie, affaiblie par tous les genres de maux qu'elle avait soufferts, n'aurait pas beaucoup de moyens de défense, eut la déloyauté de réunir

la calamité de la guerre à ceux qui désolaient ses belles contrées. Hernand Tello, gouverneur de Doulens, qui appartenait alors à l'Espagne, se rendit avec des troupes valeureuses et déterminées sous les murs fortifiés d'Amiens, et s'en rendit maître par surprise; le paisible citadin, qui était entré sans alarmes dans l'enceinte consacrée au Dieu de paix, n'en sortit que pour voir autour de lui l'affreuse image de la ruine, de la destruction, des fers, de l'esclavage et de la mort.

La ville essuya pendant quatre jours tous les outrages que la soif de l'or, de la vengeance, et la haine peuvent inventer de plus odieux; les malheureux vaincus sachant que le généreux Henri n'était pas loin d'eux, osèrent tenter une sortie pour l'instruire des maux qu'ils souffraient, et de l'injuste oppression sous laquelle

ils gémissaient; leur projet fut découvert, leur espérance renversée, leur vie en danger: le barbare Hernand-Tello est encore plus irrité; les échafauds se dressent de tous côtés; le sang se mêle aux larmes, l'effroi à la douleur: personne n'ose plus se plaindre, chacun se prépare à mourir. Hélas! un tombeau général eût englouti Amiens et ses habitans; le tranchant de l'épée aurait réuni les victimes des Espagnols avec les victimes de la peste, si Hernand-Tello eût été le maître. Heureusement que les instances et les prières du généreux marquis de Monte-Negro, chef de la cavalerie, appaisèrent le courroux du barbare gouverneur de Doulens. Il représenta à ses soldats qu'il était affreux d'immoler des ennemis sans défense, et que la loi du plus fort ne pouvait

justifier une froide cruauté. Le parti de l'humanité l'emporte; la voix de l'honneur ne s'est pas fait entendre en vain : les Amiénois respirent, mais arrive le moment de la délivrance. Henri connaît les maux de sa fidèle province de Picardie; son cœur en souffre : son courage le guide vers Amiens désolée, où des infortunés l'appellent par leurs soupirs et leurs vœux. Comme César, venir, voir et vaincre, ne fut pour le héros de Courtray qu'une seule affaire : l'Espagnol fuit en déroute; Henri est vainqueur : Amiens est sauvée. Hernand-Tello meurt sur la place, frappé d'un coup de mousquet à la tête, et arrose de son sang détesté les lieux où il versa le sang innocent. Terrible mais juste punition du crime endurci, qui doit servir d'exemple aux coupables, de motifs d'espérance aux op-

primés de tous les siècles ! Oui, il est une pensée sublime et consolante pour les victimes de l'iniquité, c'est qu'il existe une providence qui veille sur le malheureux, et qui, tôt ou tard, arrête les projets des méchans : c'est lorsqu'ils croient avoir atteint le but où tendaient leurs vues criminelles, qu'ils tombent renversés. Oui, le bonheur du crime est semblable à la parure du volage amant des fleurs ; ce n'est qu'une poussière brillante : le faible doigt d'un enfant suffit pour l'effacer ; ou bien, suivant plutôt la belle pensée de Racine, il faut dire avec lui : Le bonheur des méchans, comme un torrent s'écoule.

Qui mieux que le fier Hernandez connut cette verité ; naguère, avant le secours envoyé par le ciel aux malheureux Amiénois, il régnait en maître dans leur cité déserte et dé-

solée: tout fléchissait sous son pouvoir redouté; un seul de ses regards faisait trembler les vaincus humiliés, et une journée après l'arrivée du roi de France, à quoi lui servirent les honneurs passagers qui l'avaient énorgueillis ? Plus fragiles encore que l'existence de l'homme, un instant les lui donne; un autre instant les lui enlève, et renverse ce brillant édifice de grandeur et de pouvoir dont il était si vain, dont il abusa si cruellement. En quittant pour jamais la terre, Hernand-Tello ne laissa sur son passage aucun souvenir qui pût inviter à le regretter; au lieu que les larmes de l'amitié, les regrets de la douleur lui servirent de convoi funéraire; les malédictions d'un peuple entier troublèrent pendant long-temps sa cendre, et d'odieux reproches de cruauté pesèrent à jamais sur sa mémoire.

CHAPITRE VIII.

Vue de l'Eglise Cathédrale d'Amiens.

Ce chef-d'œuvre d'architecture est dû au génie créateur de l'immortel Luyarche. Ce fut sous le règne de Philippe-Auguste que la première pierre en fut posée; le genre en est gothique, mais exempt des défauts qu'on reproche à cet ordre: l'an 1250 le vit commencer; ce ne fut qu'en 1401 qu'il reçut son entier achèvement; dans cette longue période d'années, que d'événemens il se passa en France! et dans la Picardie tout changea, tout passa autour de cette basilique; elle seule s'avançait vers

sa perfection; et depuis cette époque, quelle foule de rois, de pontifes, de voyageurs illustres, d'obscurs mortels sont venus y apporter le tribut de leurs vœux et le récit de leurs peines ! Ils ont passé; leur souvenir est effacé : le temple qu'ils visitèrent offre encore le même refuge à de nouvelles douleurs qui passeront aussi, et rappelle les mêmes leçons à des grandeurs passagères qui disparaîtront à leur tour. Vers le côté septentrional, on voit une porte par laquelle les évêques d'Amiens faisaient constamment leur entrée dans le palais épiscopal; ils n'y repassaient plus ensuite que pour être conduits au tombeau. Cet antique usage est le même pour les rois d'Espagne lorsqu'ils vont à l'escurial. En décrivant ce séjour magnifique (1), der-

(1) Dans an Maud. et Angela.

nier asile de tant de générations de souverains, actuellement muets et silencieux, j'ai tiré de ce rapprochement l'instruction morale et profonde qu'il a présentée à mon imagination : la nef du temple que je parcours en cet instant est immense. A l'aspect de ces colonnes majestueuses qui soutiennent sans effort le poids d'un entablement immense, l'ame se sent élevée ; on croit entrer dans le vestibule de cette Jérusalem céleste, promise à nos travaux, et l'objet de toute l'espérance du chrétien malheureux sur cette terre d'exil. A mesure que l'on pénètre dans ce séjour de paix, on sent s'éloigner les souvenirs douloureux, les regrets amers, les desirs inquiets; on apprécie davantage le vide de ce qu'on a perdu ; on sent mieux le prix de ce qui reste : rien n'est beau, impo-

sant et sublime comme les pensées qui s'offrent à l'esprit en visitant cette immense basilique ; la vue de ces chapelles magnifiques, dépositaires des vœux et des prières des mortels, où l'on trouve ces tribunaux à la fois redoutables et consolans, où le ministre des justices et des miséricordes célestes vient tour à tour réveiller les remords du crime s'accusant sans repentir, ou rassurer la conscience timide, s'effrayant sans sujet, ou confondre la sagesse humaine qui vient faire connaître sa fragilité sans en être bien convaincu, ou bien ouvrir tous les trésors de la grâce à l'ame repentante qui connaît trop bien le cœur de son juge pour douter de son pardon. Cet appareil auguste des cérémonies d'un culte antique; ces lévites du seigneur, espoir naissant d'une religion long-

temps attristée, présentant au ciel, pour les mortels coupables, des vœux purs comme leur vie, innocens comme leurs cœurs ; ces pontifes vénérables, échappés au glaive de la persécution, offrant en holocauste à un Dieu de paix l'oubli et le pardon de leurs longues infortunes; ces mausolées pompeux comme la vie des grands qu'ils renferment, et qui n'attirent que les regards, sans obtenir un soupir du voyageur qui ne connaît de leur vie que ce seul mot : Ils furent honorés sur la terre; mais furent-ils aimés... ; ces tombes plus modestes, éparses çà et là, dont l'inscription funéraire est à peine aperçue,et que la trace des pas efface tous les jours, et qui ne sont presque plus lisibles actuellement; cette lampe toujours allumée, compagne fidèle du sanctuaire, qui rappelle l'image des

ames aimantes qui brûlent constamment du desir d'être utiles aux malheureux, et qui, servant sans cesse la cause de l'infortune, ont toujours une lumière propre à leurs besoins; ce petit nombre de fervens adorateurs du Dieu de leurs pères, dispersés dans le temple, présentant en silence leur offrande sur la pierre du désert, comme les Israélites fidèles, tandis que leurs frères ingrats et malheureux vont sacrifier à l'idole de la fortune; cette chaire de vérités pendant si long-temps interdite au zèle des vrais amis de l'humanité, solitaire au milieu du temple abandonné lui-même; les voûtes sacrées ne retentissaient plus alors des paroles de vie; le chant de la destruction s'y faisait seul entendre : aujourd'hui plus heureuse, la religion gémissante voit réunis autour de la chaire sacrée

ses enfans qui lui demandent le secours de ses conseils et de ses consolations, et elle peut encore leur en distribuer. En lisant cette description d'objets touchans que présente l'intérieur d'un temple religieux, le froid partisan d'une philosophie dédaigneuse sourira de pitié. Oser parler du secours pour la réformation des mœurs que la vertu et la raison peuvent retirer des instructions religieuses, n'est-ce pas réveiller sa haine jalouse? Aveugles ennemis du bonheur de la société, du repos des familles, de l'union des cœurs, souffrez que je vous rappelle un passage bien éloquent à ce sujet, écrit par un auteur qui sûrement ne vous sera ni suspect ni odieux. Voici ce que pensait Marmontel au sujet de l'éloquence de la chaire; ce morceau le plus beau qui soit sorti de sa

plume ne peut, je crois, que plaire aux ames sensibles et religieuses; celles qui n'ont le bonheur d'être ni l'un ni l'autre, mais qui ont été douées par la nature d'un tact moral, en apprécieront sûrement le mérite.

» Ce qui nous reste de l'éloquence politique n'est plus rien quant à l'éloquence morale (1); la religion lui a élevé non pas une tribune, mais un trône, et ce trône c'est la chaire. Pour se faire une idée du minstère qu'elle y exerce, il faut se figurer dans un temple, au pied des autels, sous les yeux de Dieu même, et en présence de tout un peuple, une lice ouverte, où l'éloquence, aux prises avec les passions, les vices, les erreurs de l'humanité, les provoque

(1) Elémens de littérature par Marmontel, tome 2.

les unes après les autres, quelquefois toutes ensemble, les attaque, les combat, les terrasse avec l'arme de la foi, du sentiment et de la raison. L'homme qui parle est l'envoyé du ciel; par la sainteté de son caractère, il semble porter sur le front le nom du Dieu dont il est le ministre; la cause qu'il défend est celle de la vérité, de la vertu; ses titres sont les droits de l'homme, la loi de la nature empreinte dans tous les cœurs, et la loi révélée dont les promesses augustes et les menaces terribles sont consignées dans les livres saints; les intérêts qu'il agite sont ceux du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité; enfin, les cliens qu'il rassemble autour de lui et sous ses ailes, sont la nature dont il défend les droits; l'humanité dont il venge l'injure, la faiblesse dont il protège le repos et

la sûreté, l'innocence à laquelle il prête une voix suppliante pour désarmer la calomnie, ou des accens terribles pour l'effrayer ; l'enfance abandonnée, pour qui dans l'auditoire il cherche des cœurs paternels ; la vieillesse souffrante, l'indigence timide, la grande famille de J.-C., les malheureux en faveur desquels il émeut les entrailles du riche et le cœur du puissant : tel est le fidèle tableau du plaidoyer évangélique.

» Si un semblable ministère est bien rempli, c'est une des plus belles institutions dont l'humanité soit redevable à la religion chrétienne ; mais, pour le remplir dignement, il faut que l'orateur pense qu'il a pour juge Dieu et les hommes. Dieu pour ne pas trahir sa cause, ou par de frivoles égards, ou par de lâches complaisances ; les hommes pour s'accommoder

à la faiblesse de leur entendement, lorsqu'il les instruit; à la trempe de leur esprit, lorsqu'il veut les persuader; au naturel de leurs ames, lorsqu'il cherche à les émouvoir; ainsi son éloquence doit être divine par la sublimité de ses motifs, et humaine par ses moyens. L'orateur en chaire trouve, dans ses juges, des hommes prévenus d'opinions, de sentimens, de passions opposés à ses maximes; et dans ces mêmes juges, des parties intéressées qu'il faut réduire à prononcer contre les affections les plus intimes de leur ame, contre leurs penchans les plus chers. Son éloquence aura donc besoin de donner à ses paroles un poids victorieux, une persuasion entraînante; mais où les puiser? Elle ne peut employer les mêmes armes que l'éloquence profane; elle a bien, comme cette dernière, la res-

source d'une action variée, véhémente, pleine de chaleur, d'enthousiasme, de sensibilité, de naturel, de candeur; mais opposer le tableau des vices aux vices, les passions aux passions; intéresser, faire agir en sa faveur la vanité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la colère, la vengeance, c'est ce qui n'est pas digne d'elle. Tous ces moyens doivent être innocens, et tous ces motifs vertueux, les uns surnaturels dans les rapports de l'homme à Dieu, les autres plus humains dans les rapports de l'homme à l'homme et dans ses retours sur lui-même. Mais ceux-ci toujours épurés, quelles sont donc ses ressources? Homme superbe, écoutez un petit nombre de vérités effrayantes pour les méchans, et consolantes pour les bons, un Dieu juste à qui tout est présent, et qui punit et récompense; le passage d'une ame immortelle de

la vie à l'éternité, l'instant de ce passage aussi imprévu qu'inévitable, la solitude de cette âme après la mort devant son juge, et le bien et le mal qu'elle aura faits, mis dans une exacte balance; la révélation solennelle de la conscience de tous les hommes au jugement universel, un abîme de peines destinées au coupable, une source pure de jouissances sans bornes réservées aux justes dans le sein de Dieu même, un monde qui trompe et qui passe le temps qui roule au sein de l'éternité immobile, la vie et tous ces biens fugitifs emportés comme des atomes dans ce tourbillon dévorant, les générations humaines successivement englouties dans cet immense océan de l'éternité, Dieu qui reste et qui les attend; voilà les grands ressorts de l'éloquence évangélique. Elle doit encore remuer les

passions pour en faire sortir de quoi les combattre, la crainte pour troubler la sécurité des méchans, la commisération pour émouvoir l'homme sensible en faveur de ses frères, l'indignation pour repousser le dangereux exemple de la prospérité coupable, la honte pour humilier l'homme vicieux et superbe à la vue de sa bassesse et de son néant; elle a aussi, pour consoler, pour encourager l'homme faible et fragile, mais indulgent et secourable, l'espérance, la confiance en un Dieu, père de la nature, les prodiges de sa clémence, les mystères de son amour, les preuves de sa bonté; enfin dans l'intérêt de son propre bonheur, dans le penchant qu'ont tous les hommes à s'aimer, à se consoler, à s'entre-soutenir, il trouvera des moyens de persuasion, il fera voir dès cette vie l'enfer anti-

cipé du crime, aux combats d'une ame agitée par les passions, aux remords de celle qui y succombe, au trouble qui accompagne les plaisirs vicieux; à l'amertume qu'il laisse, il opposera la sérénité de l'innocence, le calme de la bonne conscience, les célestes pressentimens de la piété, les pures voluptés de la bienfaisance, les délices de la vertu; c'est assez pour captiver, toucher, persuader un nombreux auditoire et gagner la cause de la religion au tribunal même de la Nature. Le champ fertile et vaste de l'éloquence de la chaire est donc, comme nous le prouvons, la morale; elle travaille à faire de nous non seulement des chrétiens, mais de bons chrétiens; elle doit parler au nom de Dieu, et, comme l'évangile, elle inspire aux hommes la bonté, l'indulgence, la bienveillance

mutuelle, la bienfaisance active, la tempérance prudente, l'amour de l'ordre de la paix sociale : il s'agit de renvoyer l'auditoire plus instruit, surtout meilleur, de consoler les uns, d'encourager les autres, de les persuader tous, de modérer les penchans, de détruire les vices, d'enchaîner les passions, de resserrer les nœuds de la société, de la nature, surtout les liens de cette charité universelle qui honore tant la religion ; il s'agit de rendre le vice odieux, la vertu aimable, le devoir attrayant, la condition de l'homme condamné à la peine plus douce et moins triste ; il s'agit de faire produire à la nature le plus de biens possibles, d'en extirper le plus de maux, et de couronner les efforts qu'on aura faits pour consommer l'ouvrage de la félicité

publique, en imprimant au malheur même ce caractère consolant qui le rend cher à celui qui l'éprouve, et qui, dans un Dieu qui afflige, lui montre un rémunérateur. Quel moment encore que celui où l'orateur né pour les hautes conceptions et pour les images sublimes, se saisira des sujets les plus susceptibles de grandeur et de majesté, et planera, comme l'aigle, sur les débris des trônes et sur les ruines des empires; il élevera les pensées à la hauteur des siennes, soit pour faire comprendre les mystères profonds des desseins de Dieu, soit pour lui faire apercevoir du haut du ciel le néant de l'homme, et le forcer à s'écrier avec Bossuet: Oh! nous ne sommes rien; je vois une orateur chrétien appelé à prononcer une oraison funèbre au milieu des tombeaux des rois;

il jette les yeux autour de ces mausolées pompeux, parcourt d'un regard lent et sombre cette cour en deuil, autour d'un funèbre monument. A la vue de cet appareil des grandeurs, de ce cortége de morts, après quelques momens de silence, il débute ainsi : Dien seul est grand, mes frères ; quel effet ce mot devait produire à l'oreille attentive des courtisans étonnés ! quelle manière sublime de rendre de tristes honneurs à la mémoire de ceux que par devoir on a honorés pendant leur vie ; et si vous réunissez à ce tableau pathétique celui du même orateur parlant un langage plus rapproché de nous, si vous le considérez livrant la guerre aux vices de la prospérité, aux passions des ames superbes, aux fiers ressentimens de la vanité offensée, à la cupidité qui boit le sang des peu-

ples, au luxe avide qui se nourrit de leurs sueurs, a cette dureté du riche que la misère du pauvre importune et n'amollit jamais, à cet amour-propre exclusif qui change autour de lui la dépendance en certitude, à cet esprit d'oppression qui n'estime dans la fortune que le moyen d'acheter des esclaves, et dans l'autorité que le droit odieux de faire gémir ou trembler; c'est à lui à prendre l'homme ainsi dénaturé, comme Hercule embrassait Anthée, à faire perdre terre à ce colosse, à le tenir suspendu sur l'abîme du tombeau et de l'avenir, et à l'étouffer de remords.

» Après ce tableau fidèle des bienfaits d'une morale à la portée de tous les rangs, et calculée sur tous les besoins de l'homme, je n'ai plus rien à dire : si l'esprit n'est pas persuadé de son importance, le cœur est mort à la

vertu. Je le répète, telles sont les pensées salutaires que font naître dans l'ame encore pure et que n'a point dégradée la contagion empoisonnée des méchans, l'aspect d'un temple de l'Eternel, et surtout celui que je décris en ce moment. On a peine à croire que des êtres bornés dans leurs conceptions par les limites que la volonté du Tout-Puissant mit à leur génie, et sujets à tant de misères qui s'opposent à la perfection de leurs ouvrages, aient pu cependant parvenir, dans une vie courte dans son espace, fragile dans sa durée, souvent malheureuse dans sa période, à élever un monument si beau, si solide et si imposant. Les siècles se sont écoulés, les empires ont disparu; vainqueurs et vaincus, oppresseurs et victimes, le fléau des âges a tout entraîné dans la nuit éternelle;

lui seul est resté debout comme une colonne inébranlable autour de laquelle se réunissent encore les amis de la religion ; leur nombre diminue tous les jours, et le flambeau de la foi ne jette plus parmi nous qu'une lumière faible et vacillante, que le moindre vent peut-être suffira pour éteindre; mais détournons nos regards attristés de cette sombre pensée, continuons de visiter cette superbe basilique, chaque pas qu'on y fait retrace le souvenir de la pieuse magnificence de M. de la Mothe qui l'embellit, et se plut à y laisser des traces durables et brillantes de son passage sur la terre. De tous les évêques que posséda ce diocèse, il n'y en eut pas de plus aimé; cela pouvait-il être autrement, c'était un père au milieu de sa famille, qui exhortait ses enfans à être dignes, par leurs

vertus, de faire son bonheur dans cette fugitive existence, et sa couronne dans la vie future. Les habitans d'Amiens se montrèrent si reconnaissans envers leur excellent prélat, qu'ils méritèrent que le ciel leur en envoyât un sur ce modèle.

A l'époque où un peuple entier se levait en masse et comme de concert de toutes les parties de la France, pour troubler, dans son affreux délire, tant de générations endormies dans la paix des tombeaux; à cet affreux moment où les droits de la reconnaissance furent méconnus, ceux de l'amitié abandonnés, ceux de l'humanité violés, la cendre paisible de l'homme de bien fut respectée, son nom de famille seul (1), qui rappelait des sou-

(1) D'Orléans; mais il n'avait rien de relatif à la maison des ducs d'Orléans.

venirs, disparut de dessus le marbre funéraire; mais, du reste, l'amour et le respect, comme deux anges, se placèrent sur sa tombe pour en écarter les audacieux qui auraient essayé de ravir l'auguste dépôt confié au sanctuaire des autels. Longtemps auparavant, l'Académie d'Amiens s'honora en cherchant à honorer la mémoire de M. de la Mothe; son éloge fut proposé pour le prix; plusieurs candidats concoururent. Voici un fragment du discours de M. Baron, qui me paraît propre à offrir le portrait, du moins de profil, du prélat d'Amiens; M. Baron dit, on le nommait à la cour, le saint évêque; il n'y parut jamais qu'appelé par les besoins de l'église, ou les intérêts de sa religion; les courtisans qui avaient cru d'abord ne trouver en lui qu'un homme de bien,

y reconnurent bientôt un homme d'esprit, qui aurait eu tout le leur s'il avait pu le vouloir, et si les finesses de l'intrigue eussent pu s'allier avec la noble franchise de la vertu. M. de la Mothe fut aimé du roi, de la reine; M. le dauphin, qui aimait dans les autres les vertus dont il donnait lui-même l'exemple, chérissait tendrement ce digne prélat; il était respecté de cette princesse auguste qui, préférant les hauteurs du cabinet aux splendeurs de la cour, le regardait comme Elie dont il avait tenu long-temps la place dans le cloître où elle était une autre Thérèse, au double trait de ressemblance avec le prophète, c'est que comme lui il s'était enfui dans le désert pour s'y livrer aux douceurs de la contemplation; mais que Dieu l'avait ren-

voyé de même pour multiplier l'huile de surepta.

On sent bien que ce morceau n'est pas d'une haute éloquence; mais il est précieux par le sujet qu'il traite, le motif qui l'a inspiré, les souvenirs qu'il rappelle.

Un peu au-dessous de la chaire, on voit la tombe modeste d'un savant plus modeste encore, supérieur du séminaire d'Amiens sous l'évêque Feydeau de Brou : il fut chargé, dans cette place importante, des jeunes lévites du Seigneur, et sa mémoire fut long-temps chérie d'eux. Cependant, je ne parlerais pas de la sépulture de M. Masclef, si elle ne rappelait un trait touchant qui honore celui qui en fut l'objet et celui qui en en fut capable; pendant une longue suite d'années, les mains d'un ami

ou d'une personne reconnaissante ont constamment lavé sa pierre sépulcrale, afin que l'œil attendri de l'amitié pût sans peine distinguer la place où reposait l'objet de ses regrets ; toutes les précautions qu'on a prises pour découvrir la personne qui remplissait ce pieux devoir ont été infructueuses : trait admirable de constance et de respect, il honore et celui qui sut par ses vertus inspirer un sentiment si durable, et celui qui fut capable de l'éprouver. Combien j'aurais voulu pouvoir suivre ce mystérieux bienfaiteur d'un ami mort, et être témoin de ce noble abaissement de la vertu vivante, prosternée sur les restes de la vertu en poussière ! Ah ! les ames sensibles doivent envier celui qui eut le premier cette touchante idée ; il serait beau de l'imiter, il eût été

glorieux de l'avoir fait, l'avoir créé. Plus loin, on voit une épitaphe qui inspire des pensées bien différentes, c'est celle de ce fameux et barbare Hernandez Tello dont j'ai parlé précédemment ; la vertu paisible, le crime heureux goûtent le même repos en apparence et dans les mêmes lieux : quelle différence dans la mémoire des hommes, ainsi que dans les fastes de la religion qui pèse toutes les actions dans la balance de sa justice éternelle, et qui les prend au poids des vertus et non à celui de la célébrité ; les chapelles sont toutes ornées de grilles que la main dévastatrice de la haine a respectées dans des temps où elle exerçait à loisir son désastreux empire.

Au milieu de la nef je vois, comme je l'ai déjà dit, la tombe de M. de la Mothe; il repose, dit-on, entre

les deux grands-vicaires qui ont toujours partagé ses travaux et qu'il chérissait tendrement : une ame comme la sienne méritait d'avoir des amis, et son sommeil parmi eux devait en être plus doux. Aux deux côtés du grand portail on voit la tombe en cuivre des évêques Evrard et Godefroi, fondateurs de cette basilique; ces deux tombes ne sont pas en cuivre plein, ce qui les a sauvés de la destruction en 1793 : sans leur peu de valeur, elles auraient disparu pour les yeux, comme le souvenir de ceux qu'elles contenaient a disparu de la mémoire d'une génération qui vient admirer cette belle basilique, sans daigner seulement s'informer du nom de ceux à qui on la doit. Je ne décrirai pas en détail les chapelles et ce qu'elles renferment : les personnes curieuses de connaître

jusqu'au moindre détail ce vaisseau très-grand et très-imposant, peuvent lire l'ouvrage de M. de Vivoire, en sa qualité d'historien de la cathédrale, il devait tout dire. Mon titre indique un coup-d'œil rapide comme ma course; cependant je ne veux pas oublier de faire une pause près de la tombe sans ornement d'un citoyen vertueux, zélé pour la gloire de son pays; il consacra de longues et savantes recherches à l'histoire trop peu connue des Annales de la Picardie: louanges à l'écrivain estimable qui, dédaignant des succès étrangers, consacre ses veilles à célébrer les lieux qui l'ont vu naître, et qui, se dévouant tout entier à l'instruction de ses compatriotes, leur apprend les droits qu'ils ont à la renommée, et leur inspire la noble émulation d'imiter leurs ancêtres,

pour être à leur tour célébrés comme eux : telle fut la conduite de Lamorlière, elle doit lui mériter de la part des cœurs sensibles un moment de réflexion. Dans le lieu où reposent ses cendres, dans un cloître nommé Macabré, on voit une danse de la mort peinte sur le mur; cette sévère exécutrice des vengeances de Dieu y est représentée conduisant à sa suite le pape, les cardinaux, les patriarches, les archevêques, évêques, abbés, pontifes, rois, empereurs, hommes, femmes, enfans, en un mot toute la race humaine : cette pensée effrayante pour la nature, mais dont le moraliste pouvait se servir pour la réformation des mœurs, a été traitée par le fameux Holbens dans son tableau connu sous le nom de *danse de la mort.* J'ignore si les deux artistes

se sont empruntés l'un à l'autre cette idée; ou bien si, ayant été doués par la nature d'une imagination noire et sombre, ils se sont rencontrés dans leurs compositions, quoique à des temps et des climats bien différens; c'est ce qu'on aurait actuellement beaucoup de peine à savoir: tout ce qu'on peut dire, c'est que pour l'exécution, le peintre amiénois ressemble bien peu à Holbens. On voit dans la cathédrale plusieurs beaux morceaux du sculpteur Blusset (1). Il possédait, suivant l'avis des connaisseurs, le rare talent d'imiter la nature et de donner au marbre une expression ravissante; il eut d'ailleurs une chose précieuse, ce fut de n'être pas tourmenté de ce besoin de célébrité qui persuade à un

(1) Mort en 1659.

artiste que son génie ne sera pas assez apprécié dans sa terre natale; ce qui le décide à aller colporter son talent de ville en ville jusqu'à ce qu'il en trouve une, ou assez riche pour satisfaire sa cupidité, ou assez enthousiaste des talens pour contenter la soif insatiable de la gloire qui le dévore. Je sais que les arts sont voyageurs; du ciel riant de la Grèce et des ruines imposantes de la reine du monde, ils vinrent habiter des climats plus rapprochés de nous, et vivifier des contrées nouvelles où leur divin flambeau brille de tout son éclat. Mais encore une fois, si les arts sont voyageurs, je desirerais que les artistes, après avoir suivi la trace de tous leurs pas, afin de mieux les cultiver, revinssent enrichir leur patrie du fruit de leurs observations et des progrès de leurs talens. En

effet, est-il rien de si doux que de recevoir les éloges de ceux qui daignèrent sourire à nos premiers efforts, et de leur présenter, dans nos succès, la flatteuse recompense de leur sollicitude à notre égard. Blusset le sentit comme moi; né à Amiens, il y mourut, et laissa de brillantes traces de son génie; mais le plus beau titre à sa gloire, c'est le tombeau du chanoine Lucas, fondateur d'une maison de réfuge pour les orphelins: placé derrière le maître-autel, l'ensemble de ce morceau trompe le voyageur peu instruit. Au premier coup d'œil, on croit que la figure en marbre blanc, dans l'attitude du sommeil, qu'on voit à travers la grille, dans l'enfoncement, est celui de la personne qui pleure le petit génie, objet d'admiration des connaisseurs; il n'en est rien, cette

figure est celle du cardinal de la Grange, dont elle représente le cénotaphe placé là depuis la composition de ce monument : quoique beau en lui-même, il le dépare cependant, en ce que la réunion de deux objets si différens est difficile à bien apprécier au premier coup d'œil, et balance les suffrages qui devraient tous se réunir sur le chef-d'œuvre de Blusset ; il offre d'abord la figure en marbre du bienfaiteur de l'enfance malheureuse.

Pour mieux exprimer les regrets que ces jeunes cœurs purs durent ressentir de la perte de leur unique ami, l'artiste ingénieux a placé au-dessus du tombeau un petit enfant, dans l'attitude d'un abattement et d'une douleur inexprimables : des anges groupés autour de lui paraisseut compatir à sa peine, et

lui donner, pour le consoler, l'assurance du bonheur éternel dont jouit pour prix de ses soins le protecteur qu'il pleure.

Son bras, appuyé sur une tête de mort à demi-voilée d'un linceul, indigne l'innocence qui n'est pas effrayée de l'image du trépas : tout est admirable dans ce morceau. Le silence du lieu, le recueillement de la douleur, le souvenir des vertus que ces images sont destinées à perpétuer, l'art admirable avec lequel son auteur a su donner une vie à la matière informe, animer du sentiment le plus touchant les objets les plus insensibles en les destinant à être l'interprète, non d'une basse flatterie, mais d'une juste gratitude, et en leur donnant le soin glorieux de rappeler, aux siècles à venir, le malheur, le bienfait et la reconnaissance. Tous ces objets

réunis portent à l'ame une douce mélancolie, une pieuse rêverie qui l'invite à s'élancer des bornes de la vie présente à l'immensité de la vie future.

Le maître-autel est très-beau, il est bien doré et bien décoré, rien n'y manque. Pour qu'il satisfasse à la fois l'œil d'un amateur instruit dans les arts et l'œil religieux du chrétien, le lambris du sanctuaire ainsi que le pavé sont en beau marbre; tout y annonce le goût, la richesse, l'élégance; les heureux de la terre s'y plairaient; une pitié vive, ardente, profonde doit s'y nourrir. L'aspect du sanctuaire où est placé l'autel, la gloire et la suspension inspirent un respect mêlé d'admiration. On sent que ce séjour, par sa beauté, est digne d'être consacré au Maître des empires, et par l'émotion touchante qu'il inspire

qu'un Dieu mort pour le salut des hommes veut bien y habiter. Avant de quitter peut-être pour jamais cette magnifique basilique, et de lui dire un adieu bien long, si ce n'est éternel, je veux conduire les lecteurs qui ont eu la bonté de me suivre, avec un peu de constance, dans la chapelle, non pas la plus riche, la mieux décorée, mais dans celle qui inspire à l'ame religieuse et souffrante la plus douce émotion. C'est celle consacrée sous le plus consolant des noms, je veux dire à Notre-Dame de Paix. S'il est un cœur affligé par de douloureux souvenirs, ah ! qu'il vienne les déposer aux pieds de la statue en marbre blanc, qui offre l'image de la consolatrice des affligés ! s'il est un cœur ulcéré qu'oppresse le pénible fardeau de la haine, qu'il vienne contempler cette figure angélique, dont la dra-

perie ondoyante semble flotter au gré des vents, tandis qu'elle seule est calme et n'en reçoit pas d'atteinte! s'il est un cœur flétri par une sombre mysanthropie dont l'imagination attristée lui peigne dans son Dieu un juge sévère; dans sa loi, un joug pesant; dans la vertu, une tyrannie; et dans les devoirs, un fardeau, ah! qu'il vienne tirer ces regards inquiets sur le divin enfant qui repose sans crainte sur le sein maternel; une palme est dans ses royales mains, sa mère porte un bouquet de fleurs! Tout en eux peint le repos, respire la calme. On lit au bas de cette belle statue une inscription placée là sûrement pour répondre dans tous les siècles aux sombres inquiétudes des ames trop sévèrement vertueuses, qui font de la religion une étude chagrine et non un devoir consolant à remplir.

Cette mère adoptive de tous les humains, qui les a réconciliés avec leur Créateur, leur dit d'une voix éloquente (1) : *Son service est si doux qu'il n'est qu'amour et joie;* pensée consolante en m'éloignant d'Amiens, et de ce beau séjour. Je l'emporte gravée dans mon cœur pour la redire souvent aux enfans de la douleur.

---

(1) Inscription de la statue de Notre-Dame de Paix.

CHAPITRE IX.

Piéquigny.

J'ARRIVE à Piéquigny, je cherche sur la hauteur son magnifique château ; des ruines seules frappent mes regards, et je pense en mon cœur que l'étranger peu instruit traverse avec indifférence le même pont où Edouard IV, roi d'Angleterre, et l'artificieux Louis XI, eurent une entrevue précisément au même endroit où Arnoult, comte de Flandres, avait fait assassiner Guillaume, duc de Normandie. La terreur qu'inspira ce crime fit bâtir le pont sur la Somme, qui subsiste encore depuis tant de siècles écoulés.

Le château a été détruit, parce qu'il était trop beau, et que la grandeur fut un crime dans des temps désastreux ; les chanoines ont été dispersés, parce qu'on les croyait riches, et que la richesse, dans ce même temps, était encore un crime ; la renommée de ce lieu est passée, parce que tout ce qui est inscrit dans la mémoire des hommes passe avec eux : Louis XI, Edouard, leurs divisions, leur entrevue, tout est oublié. On ne se souvient pas davantage du malheur de Guillaume ni de la trahison d'Arnoult ; mais le pont seul subsiste, faible débris de tant de souvenirs, il a survécu à tout... Quelle en est la raison ? C'est qu'il est utile aux habitans, et que l'homme égoïste ne s'intéresse qu'au présent. Les débris du château offrent des points de vue dignes d'exercer le pinceau d'un

Robert. Je sais qu'un amateur éclairé qui réunit beaucoup de talens à beaucoup de modestie, en a choisi quelques-uns pour l'objet de ses utiles délassemens; il serait à désirer qu'il voulût bien les mettre au jour.

Il ne serait sûrement pas sans intérêt pour les partisans de ce genre de tableau, et j'aime à croire qu'il y en a encore beaucoup, parce que ce goût suppose un penchant à la méditation, qui est la compagne inséparable de la sensibilité. Malheur donc à ceux qui fixeraient sans émotion la vue à la fois triste et touchante que j'ai sous les yeux ! malheur, ô ruines de Piéquigny, à l'être froid et dur, à l'âme duquel votre grandeur renversée, votre pont antique, vos bois touffus, et le nom de vos héros, ne diraient rien! qu'il fuie; alors la nature entière est muette pour lui.

CHAPITRE X.

Flixecourt. Château de Ville.

A TON aspect riant, Flixecourt, la vue est agréablement reposée sur de charmans paysages; la nature est si riante, les bocages si frais, l'onde si limpide; au milieu de ton enceinte on voit un pont rustique, que l'amateur du genre anglais n'aurait pas dédaigné de placer dans ses jardins. Ce pont est environné, d'un côté, d'une île charmante et à perte de vue, avec un petit promontoire où viennent se reposer les oiseaux aquatiques lorsqu'ils sont fatigués de leurs jeux et de leurs courses; de l'autre côté, la rivière est environnée d'arbres touffus et toujours verts; au milieu, un sentier tortueux, parce

qu'il suit toutes les sinuosités de l'eau, conduit à des sites variés et toujours délicieux. L'industrie a tiré parti, pour l'utilité, de ce charmant séjour; deux moulins y sont placés, l'un pour l'huile, l'autre pour les grains; ce dernier forme par ses écluses une cascade toujours animée. Combien de fois assise auprès de cette onde bouillonnante, je lui disois : après avoir rempli ces lieux du bruit de tes eaux, tu vas te perdre au loin; ici tu inspires le recueillement: tout atteste l'image de ton utile grandeur. Qu'on suive tes traces, et bientôt on ne verra plus en toi qu'un faible ruisseau, cruelle image de notre bonheur: à sa source il nous séduit par tant d'éclat, il est si riche d'espérance; mais en s'éloignant, il s'affaiblit bientôt et disparaît tout-à-fait. En suivant toujours le bas de la rivière, on trouve, de distance en

distance, des vues délicieuses et une nature enchanteresse. Il est malheureux qu'à l'endroit où l'onde est la plus rapide, et la rivière la plus large, il n'y ait qu'une simple planche pour servir de pont; si la communication de ce côté était plus facile, on pourrait en faire le but de ses promenades.

Avant Louis-le-Gros, Flixecourt possédait un château fort; il a disparu depuis bien des siècles. Sur le terrain où il était situé, on a bâti des maisons de particuliers: une d'elles a pour jardins les antiques fossés de cette noble habitation; la nature y est belle, mais triste; des arbres fort rapprochés et d'un vert sombre inspirent en y entrant une impression de douleur: il semble que ces antiques enfans de la terre n'acordent qu'à regret leurs ombrages à d'obscurs villageois, et qu'ils s'affligent de ne plus voir au-

tour de leurs épais feuillages les fils des preux et des héros. On a trouvé, en fouillant la terre, des antiquités curieuses et assez bien conservées. En quittant Flixecourt, dans l'enceinte duquel il ne s'est rien passé de mémorable dans les siècles antérieurs, puisque les historiens de cette province n'en font seulement pas mention, excepté en parlant d'Alamme qu'on désigne comme seigneur de Flixecourt, et de Vigracourt, deux noms qu'on écrit différemment actuellement, on voit, en suivant la grande route, une rampe un peu escarpée qui conduit à une belle allée d'arbres, avant-coureur de l'habitation charmante qu'elle précède; c'est le château de Ville, situé dans une position admirable, et qui possède tous les avantages réunis. Avant la construction de l'édifice moderne qui s'annonce si bien de la grande

route, le château était situé dans des bas-fonds, près la rivière de Nièvre, dont j'ai déjà parlé. Cette situation désagréable et mal saine ayant déplu, on le transporta, comme par l'ouvrage des fées, sur la hauteur. Je ne décrirai pas les difficultés sans nombre qu'il a fallu vaincre, les peines qu'il a fallu prendre, les sommes immenses que cela a coûté : une peuplade industrieuse, mais pauvre, a vécu longtemps avec ses longs et pénibles travaux ; il en est résulté le bien du village, l'agrément du seigneur, l'embellissement du paysage et la satisfaction des châteaux voisins qui l'ont pour perspective. Je ne décrirai pas non plus ce séjour où habitent l'aimable indulgence, la grandeur sans orgueil, les talens sans prétention, les plaisirs sans leurs bruyans délires, les vertus sans leurs austérités, les

grâces sans leurs caprices, l'amabilité sans éclipse, oserai-je ajouter le bonheur sans nuage; comme, en le répandant autour de soi, on n'est pas toujours sûr de le posséder, je glisserai sur ce chapitre, le seul peut-être qui manque à la situation de beaucoup de personnes, et que personne ne peut donner. Le village de Ville est petit; le côté qui s'étend vers le bas de la rivière, est riant et pittoresque; sur la place, en face de l'église, on voit un arbre majestueux qui réunit sous son ombrage les vieillards débiles qui viennent sourire aux jeux innocens d'une troupe enfantine. L'église est comme toutes les paroisses de village; en venant y prier pour la première fois, je sentis se réveiller dans mon cœur des idées lointaines. Ce temple rustique n'a rien de remarquable, et pourtant

une longue chaîne de pensées a été éblanlée par lui dans mon cœur. O souvenir! quelle est ta puissance! l'ame sensible te chérit, l'indifférent te repousse, tu viendrais troubler l'uniformité de sa vie! pour lui il n'existe ni passé ni avenir; déroulant avec lenteur sa paisible existence, sa mémoire ne connait plus d'autres soins que celui qui vient de naître. Ah! je n'ai pas reçu du ciel une telle apathie! est-ce un bien? est-ce un mal?... Lorsque je considère l'émotion touchante que me cause l'aspect de la vertu, la vive sensation que j'éprouve en soignant l'amitié, en recevant à mon tour ses douces caresses; quand je pense aux objets chéris et si dignes de l'être, auxquels j'ai consacré toutes mes pensées, toutes mes affections; Dieu puissant, je te remercie d'avoir créé en moi une ame, et de m'avoir donné, dans ta bonté céleste, un cœur

fait pour sentir, et de l'avoir confié sous la tutelle de la sensibilité, afin qu'il apprît à aimer avant même de pouvoir se connaître. Quel est donc, dira le lecteur impatient, quel est donc ce souvenir si puissant qui nous amène cette digression, et qui fait quitter à l'auteur son style descriptif ? Pardon, critique judicieux, je reviens à l'église de Ville, permettez que je retrace ici la cause des sensations qu'elle m'a rappellée. Il y a quelques années que je fus, au milieu de la belle saison, dans une des plus riantes provinces de la France : nous venions de passer une époque si terrible, les imaginations étaient encore si troublées, les cœurs si déchirés, qu'on avait besoin d'oublier, dans le sein de la nature, les maux de la société : d'ailleurs, je trouve que l'aspect d'une belle campagne porte avec elle un

calme enchanteur ; on ressent de si douces impressions, à l'aspect d'un beau jour qui commence; je sais que le méchant ne les éprouve pas, que l'ambitieux méconnaît leurs pouvoirs, que l'avare n'aperçoit dans toute la nature que les métaux précieux qu'elle renferme, que le coupable ne sent que ses remords ; mais l'homme religieux doit s'y plaire, parce que le grand livre des merveilles de son créateur est alors ouvert devant lui, et qu'il est doux, bien doux, d'y lire le sujet de son noble orgueil, le motif de sa juste reconnaissance. Etant donc au château de V..... je pus satisfaire à loisir ce goût que me donna la nature pour les salutaires mais sérieuses réflexions. Madame la comtesse de B... qui connaissait la teinte de mes idées habituelles, et qui avait

déjà daigné sourire aux premiers accens de ma muse, jeune encore, parut desirer que je fisse un chant rustique sur l'église d'un village voisin, qui sert actuellement de paroisse à ses vassaux: les desirs des grâces deviennent un ordre, surtout lorsque le respect s'unit à la reconnaisance pour commander: j'accordai ma lyre encore tendue, elle rendit les sons que je vais retracer.

L'Eglise Rustique.

J'ai vu le temple modeste du hameau de C. . . . . Les ordres savans de l'architecture n'ont pas présidé à sa construction, les arts à son embellissement, le luxe à sa décoration, le pinceau d'un Raphaël, ou le ciseau d'un Michel-Ange, n'y ont pu retracer le souvenir de nos pieux mystères; une vierge d'argile, un

christ de bois, un bénitier de grès, voilà tous les trésors de cet édifice gothique : la forêt qui l'avoisine a fourni les matériaux de son humble portail ; la bonne ménagère, dans ses longues veilles, a souvent fait tourner l'agile fuseau pour en obtenir la nappe sacrée, l'aube des solennités ; l'autel ne possède, pour ornement, que l'offrande des jeunes épouses qui viennent y déposer une quenouille, emblême de leurs travaux, et gage de la promesse qu'elles font d'être toujours laborieuses pour être toujours honnêtes ; car au village ainsi qu'à la ville le travail est la sauve-garde de la vertu : tout dans ce lieu est simple comme ceux qui viennent y prier, pur comme les vœux qu'on y offre : mais le spectacle le plus touchant pour le philosophe religieux, c'est de voir au mi-

lieu de rustiques laboureurs le banc modeste où vient s'asseoir le seigneur, ou plutôt le père du hameau : il combattit long-temps pour sa patrie ; aujourd'hui il vient prier pour elle, et déposer sur l'autel du Dieu des armées les lauriers qu'il cueillit au champ d'honneur : oubliant les prérogatives attachées à son rang, sans négliger pourtant les devoirs qu'elle lui impose ; il vient se mêler à la foule obscure de ses vassaux, et consent à occuper parmi eux une place que l'orgueil dédaignerait.

Nulle distinction ne l'entoure, nulle pompe ne l'accompagne ; son nom seul prononcé avec amour rappelle la grandeur, retrace ses bienfaits ; sa présence réveille d'antiques souvenirs, celle de sa famille promet un long bonheur ; héritière de son sang, elle le sera sans doute de

ses vertus. Soutenu par cette douce espérance, le vieillard tremblant, appuyé sur son bâton noueux, dit à son fils, en le voyant sortir du temple : Mon enfant, n'oublie jamais d'offrir des vœux au ciel pour la conservation de notre bon seigneur ; prier pour ses maîtres est un devoir, prier pour ses bienfaiteurs est un plaisir: mot touchant parti du cœur, et que le cœur seul est digne d'entendre. Ah! puisse-t-il avoir été recueilli par celui qui sut l'inspirer, il aura été sa plus douce récompense. Après avoir assisté dans ce lieu au divin sacrifice; j'abandonnai l'enceinte sacrée pour en visiter les dehors. J'aime ces vitraux gothiques qu'ombragent des plantes sarmenteuses, ce clocher dont la flèche aiguë s'élève dans les airs et annonce de loin au voyageur fatigué qu'un asile de paix lui sera

toujours ouvert, ce domaine des morts que protège le signe de notre salut et qui se trouve placé près du temple de l'Eternel, afin de nous rappeler que nous devons implorer sa miséricorde pour nos frères qui nous ont précédés dans l'étroite demeure.

Ils connaissaient bien la légèreté du cœur humain ceux qui ont placé les tombeaux près du sanctuaire ; car la douleur peut seule conduire l'homme superbe à la piété, la piété à son tour peut seule adoucir la douleur. Oui, j'aime cette réunion d'objets touchans ; ils parlent à mon ame et attendrissent mon cœur. Qu'on juge donc de l'émotion que j'éprouvai lorsqu'en parcourant un réduit solitaire qui avoisine l'église, j'aperçus un marbre brisé sur lequel je lisais encore un fragment d'épitaphe

des titres pompeux; un nom illustre y etait gravé en lettres d'or; la main du Temps, ou plutôt la main dévastatrice de la Haine, avait altéré ces caractères funèbres, dernier hommage rendu à la grandeur. O déplorable avilissement de notre siècle, dis-je en soupirant! des barbares ont mutilé ce monument qu'éleva peut-être le respect filial, l'amour conjugal ou la plaintive amitié exilée de son dernier asile. Le souvenir d'une Montmorency erre sans trouver où se poser. Vaillant connétable, toi qui défendis ta patrie et versas ton sang pour elle, combien ton ombre généreuse a dû frémir à cet outrage fait à ton nom; la gloire de ta maison est consignée dans les fastes de notre histoire, et l'on refuse à l'un de tes descendans la paix des tombeaux. La pierre qui devait attester

son passage sur la terre des vivans, est maintenant reléguée au milieu des objets les plus vils. Terrible bouleversement!— D'illustres poussières eurent jadis des flatteurs, et de nos jours la poussière eut aussi ses persécuteurs. Aussi ai-je chanté l'église rustique sur mes agrestes pipeaux : simple comme le sujet, ma muse ne se para point des fleurs de l'éloquence, celle du sentiment suffisait. Heureuse si j'ai su faire passer dans mes chants la naïve simplicité des lieux que j'avais à décrire!

Telle fut alors l'esquisse légère que je traçais d'un lieu qu'on m'avait ordonné de décrire; l'aimable indulgence d'un mécène charmant daigna l'accueillir. En rappelant ici le sujet qui me la mérita, c'est retracer à la fois ses bontés, ma reconnaissance, et acquitter une dette bien chère à

mon cœur. Je ne quitterai pas le village de Ville sans instruire mes lecteurs que, dans ce coin solitaire et ignoré de la Picardie, on célèbre la fête de l'Hyménée d'une manière aussi morale, quoique différente que chez les Grecs : la jeune épouse, le jour de son mariage, est habillée de noir en signe de deuil de la perte de sa liberté. D'ailleurs, le choix de cette couleur est doublement moral, le deuil pour la perte des auteurs de ses soins étant sacré pour ses bons habitans, et n'étant pas assez fortunés souvent pour avoir plusieurs habillemens; la mère, en conduisant sa fille à l'autel, lui donne des moyens de rendre un jour à sa mémoire l'hommage funèbre qu'elle a rendu à ses pères. Un grand voile de la même couleur lui indique de quelle retenue doit être sa conduite pour ne pas éveiller les soupçons

jaloux de son époux. Au retour de l'église, on la ramène sous le toit paternel pour lui dire un éternel adieu; ensuite elle est conduite chez son mari. Un repas se donne à tous les parens : au dessert on ouvre toutes les portes, on pose une chaise sur la table où s'est servi le dîner, on assied la mariée dessus. Son père ou le plus proche parent lui ôte son soulier en signe d'esclavage, et le met à l'enchère; chaque passant entre pour le marchander, l'époux est obligé de mettre toujours au-dessus; enfin, lorsque personne ne se présente plus, le soulier est adjugé au mari, pour signifier qu'il reste le maître de la liberté de sa femme, et le garde un instant par forme, et puis il le lui rend; ensuite chacun part, le marié à la tête.

Quand il n'y a plus personne, la

mariée ferme la porte, et reste seule pour lui apprendre qu'elle doit être sédentaire chez elle, et savoir se passer de société; ensuite les convives de la noce frappent l'un après l'autre, elle est obligée de leur ouvrir pour faire voir qu'elle sera bien dépendante dans son nouvel état. Quand chacun est rentré, son époux la prend par la main, la présente de nouveau à ses amis comme l'objet dont il a fait choix pour le bonheur de sa vie; tout le monde se retire en faisant des vœux pour les nouveaux époux.

Il paraît que Ville, autrefois dans la guerre des Espagnols, a logé des troupes; car un paysan a trouvé, en bêchant son champ, des pièces d'or aux armes de l'Espagne. Il ne s'y est rien passé, sans doute, d'intéressant; car les historiens n'en font pas mention. Après avoir quitté Ville, ce joli

village et son beau château, Flixecourt est la retraite modeste où deux époux, plus unis encore par la conformité des goûts que par la chaîne de l'hymen, réalisent la simplicité des mœurs patriarchales et rappellent les vertus qui environnèrent le premier âge du monde, je fais mes adieux au riant paysage et au moulin, dont l'un a tant de titres pour intéresser les ames sensibles, puisque son produit est le seul bien qui reste à un vieillard vénérable, honneur des autels, gloire de sa famille, exemple de tous, en m'éloignant du seul débris qui lui reste d'une fortune engloutie, comme *celle de tant d'autres,* dans le gouffre révolutionnaire. Je souhaite que la paix règne dans son petit domaine, que les orages l'épargnent, que les vents lui soient propices, et que jamais l'ouragan destructeur ne renverse ce

dernier bien que le ciel lui a laissé pour épargner, un soir de sa vie, les craintes du besoin maintenant cachées dans la solitude : jadis honoré dans la brillante enceinte des villes, son existence s'écoule doucement, et l'on pourra lui appliquer avec plus de justice qu'à personne ce vers si connu de La Fontaine :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

CHAPITRE XI.

Le Bois de l'Etoile et le Camp de César.

SALUT, bois antique dont les ombrages touffus et le vert gazon offrent au voyageur fatigué un doux repos dans ton enceinte mystérieuse si propice au recueillement. J'ai voulu pénétrer pour contempler à loisir le tableau champêtre qui m'environne : l'innocente brebis, le bœuf laborieux, la nourricière d'un ingrat, l'animal trop dédaigné, emblême de la patience, foulent le tapis fleuri. Tandis que, dans les plaines de l'air, l'harmonieux rossignol, la vive alouette, la caille au refrain monotone, qui répètent à chaque instant

une leçon inutile aux rustiques enfans du village, faisaient retentir les échos de leur concert joyeux, toute la création animée chantait à l'envi une hymne à l'Éternel. Ce spectacle m'attendrissait, je me croyais heureuse, et j'avais raison. C'est une source de jouissance bien pure que celle que donne la nature, et que procure la sensibilité; j'aime celui qui conserve jusqu'à la fin de ses jours le goût des plaisirs simples et vrais. Qu'il est à plaindre, le mortel froid pour qui un soleil couchant n'aurait pas de charmes, qui ne serait pas accessible aux touchantes pensées qu'inspire l'astre mélancolique de la nuit, et qui entendrait sans émotion le doux concert des chantres ailés du printemps! Mais en félicitant les personnes qui ont reçu de la nature cette délicatesse dans le sens moral, et en plai-

gnant celles qui en sont privées, la sagesse conseille aux premières de résister au plaisir doux mais triste que causent les rêveries. Elles ont leur charme, mais elles ont aussi leur danger, surtout pour les femmes; elles affaiblissent les moyens qu'elles tiennent de la raison pour modérer leur imagination, et donnent trop de prise à cette ennemie de leur bonheur sur leur protectrice tutélaire.

Le bois de l'Etoile, fort vaste, bien percé, bien touffu, offre de jolies promenades, d'agréables points de vue, des sites charmans. En le parcourant tout entier, on arrive auprès d'une antique montagne où de grands souvenirs historiques attendent le voyageur. Illustre rival de Pompée, fidèle ami d'Antoine, noble vainqueur des Gaulès, c'est donc là que tes légions belliqueuses rampaient fière-

ment sur une terre subjuguée par ton génie guerrier ! De loin en loin, il s'en est conservé encore quelques traces ; avec quel plaisir on les retrouve ? Comme on aime à contempler ces faibles anneaux de la chaîne rompue des traditions, à interroger les monumens qui nous en restent ! celui que la jeune voyageuse foule aux pieds en cet instant est un de ceux qui présentent l'aspect le plus pittoresque. Pour y arriver, il faut gravir une hauteur très-escarpée : le chemin est long, fatigant ; mais on est bien dédommagé lorsqu'on est parvenu au sommet, une vue ravissante est la récompense du courage qu'on a mis pour y atteindre.

Le camp, qui porte encore le nom de *camp de César*, est d'une forme lunaire ; il pouvait contenir deux légions romaines, actuellement il est

planté de bois. Mais l'aspect qu'offrent les arbres est triste; le terrain est si mauvais, brûlé des ardeurs du soleil, et rarement couvert d'une bienfaisante rosée; ses jeunes plantes languissent ou meurent dans un séjour peu fait pour elles; des noisetiers plus vivaces donnent leurs fruits à qui veut bien venir les visiter.

La forme du camp est très-bien conservée; lorsqu'on est dedans on voit à ses pieds le village de l'Etoile, un château qui paraît bien petit et bien écrasé, son église placée comme en l'air sur l'un des bastions; au loin on a autour de soi une vue ravissante : Long et ses beaux bois, Villers et son château abandonné, la vallée de Somme et la rivière de ce nom qui serpente mollement au milieu de ses prés fleuris, les bois touffus de l'ancien prieuré de Flixe-

court, la belle forêt de Vignancourt qui semble borner à pente douce l'horizon d'un magnifique rideau de verdure ; Folie et Condé, deux villages si bien réunis qu'ils semblent n'en faire qu'un, ornent le paysage avec leurs habitations rustiques et le château qui paraît au loin plus agréable que lorsqu'on le voit de près : images de beaucoup de situation de la vie, qui nous apparaissent dans l'avenir beaucoup plus riantes, parce que l'espérance les embellit, et que la réalité ne nous a pas encore montré la folie des promesses de cette enchanteresse : dans le songe fugitif de la vie, les seuls momens agréables sont ceux que l'on passe sous l'empire de sa baguette magique. Pourquoi n'y suis-je plus ?..... Pourquoi la sévère raison est-elle toujours de-

vant moi pour détruire les fictions aimables qu'elle crée aux ames de facile impression ? Mais que dis-je, hélas ! ne murmurons plus contre ce génie tutélaire qui ne sourit pas toujours, il est vrai, mais aussi qui ne trompe et n'égare jamais.

Il eût été bien à desirer pour l'ancien possesseur du camp de César, que son imagination ne lui eût pas créé plus de chimère que la mienne, il n'aurait pas perdu une belle fortune réelle pour courir après des trésors idéals. Doué de beaucoup de crédulité, d'ambition et d'enthousiasme, il se persuada qu'un puits creusé par les Romains au milieu de leur camp devait contenir les richesses de leur armée. Séduit par ce prestige, le seigneur de l'Etoile fait faire des travaux considérables dans le

gouffre et dans l'étendue des fortifications.

Heureusement que ses ouvriers, bien surveillés, avaient l'ordre de ne point dégrader les ouvrages extérieurs, et de respecter ce séjour consacré par l'antiquité et les souvenirs : les fouilles dans ce lieu et autres environnans, lui coûtèrent des sommes immenses, en pure perte. Il s'obstina, fit augmenter les travaux, dérangea encore plus ses affaires, et ne recueillit de sa folle entreprise que le regret de s'être rendu ridicule en se ruinant. Pour payer ses dettes, il fut forcé de vendre sa terre, de quitter un pays où ses pères avaient été heureux et chéris, de mettre l'antique séjour des héros et des guerriers romains à l'encan, triste résultat de l'imprévoyance

réunie à l'avidité. Le possesseur actuel, plus sage, et ayant appris dès son enfance l'art des calculs dans l'état du commerce, profession héréditaire de sa famille, se contente de recueillir les choses curieuses que le hasard lui offre, sans compromettre sa fortune pour les chercher (1). J'ai parcouru le camp de César avec une avide curiosité, ce puits profond qui a dû coûter tant de peines aux soldats romains, ces fortifications escarpées, ces lignes tracées de la main des maîtres de la terre; ces redoutes d'observations, qui semblent encore attendre ces guerriers qui les occupaient; les tentes éparses, ces habitations pas-

(1) Le hasard a fait trouver des antiquités curieuses et très-bien conservées, des

sagères des vainqueurs du monde ; ces fossés, ces bastions soutenus comme par enchantement depuis tant de siècles ; l'église rustique placée sur la pointe de l'un, comme pour offrir des hymnes de paix dans le lieu même que la guerre avait choisi pour exercer ses ravages ; ce champ du repos où dorment d'obscurs villageois dans le sein même de cette terre qui gémit sous l'oppression des conquérans lointains ; ce contraste du calme qui y règne actuellement, et des scènes sanglantes qui s'y passèrent ; de l'oubli profond où il est enseveli, et de la renommée dont il jouissait autrefois dans le temps de la domination des fiers Romains ; les tristes Mo-

---

objets d'histoire naturelle pétrifiés ; une coupe en cristal, un vase de terre vernissée d'une forme très-singulière, un fer de lance en cuivre trempé, des flèches, etc.

rins (1) subjugués, portant à regret le poids des fers, osaient à peine lever les yeux sur cette forteresse élevée, où, au moindre soupçon de révolte, leurs maîtres, jaloux de leur conquête, auraient lancé sur eux la nuée de leurs flèches rapides ; aujourd'hui le tranquille laboureur, après une semaine consacrée aux travaux champêtres, vient sans alarme gravir cette hauteur qui ne lui rappelle rien, et s'empresse de venir écouter, aux mêmes lieux où jadis des cris de mort se faisaient entendre, les paroles de vie que lui adresse le consolant ministre du Dieu des miséricordes : rapprochement singulier, contraste intéressant, combien le

(1) Ancien nom des peuples du comté de Ponteux.

voyageur qui parcourt les lieux, le flambeau de l'histoire d'une main, le pinceau descriptif de l'autre, l'esprit d'observation devant les yeux, est sûr de recueillir beaucoup de plaisirs où l'ignorant ne trouve que de la fatigue ! Aussi ne cesserai-je d'engager les jeunes personnes à chercher toujours à s'instruire, et je leur citerai, pour les y encourager, la pensée d'un auteur fort connu, adressée dans la même intention à son fils. Il dit à ce jeune objet de ses vives sollicitudes : Les connaissances sont une espèce de retraite, elles nous fournissent un abri consolant et nécessaire dans un âge avancé ; mais si nous ne les cultivons pas dans notre jeunesse, elles ne nous donneront pas d'ombre lorsque nous serons vieux (1).

(1) Letters of curl. of Chesterfield.

Combien il avait raison ! J'ajouterai, sur ce sujet important, à sa réflexion judicieuse, que si un jour le sort destine une personne accoutumée au fracas des villes à séjourner à la campagne, alors si elle n'a pas l'habitude de s'occuper, la vie lui deviendra insupportable. Epouvantée du vide que lui causera l'absence des plaisirs bruyans auxquels son imagination était accoutumée, ignorant le charme de la simplicité, ne connaissant pas le bonheur de l'occupation, que deviendra-t-elle ? Tourmentée par son imagination, fatiguée de son oisiveté, en proie à des desirs inquiets, où trouver des consolations ? Au lieu qu'une retraite, quoiqu'on y soit isolé, ne peut jamais paraître triste lorsqu'on y porte des talens agréables et le goût des occupations utiles ;

aussi ne doit-on jamais négliger les uns ni dédaigner les autres ; réunis, ils ont le pouvoir d'ajouter au bonheur, et d'adoucir la peine ; ils embellissent la vie, la sèment de fleurs ; avec des talens on n'est jamais seuls, avec des occupations on ne s'aperçoit pas qu'on le soit, et l'ennui ne peut avoir d'accès dans la demeure de l'ami des arts ni de la bonne ménagère champêtre. Le premier avis que donne la sagesse pour conduire ses élèves au bonheur, c'est de leur recommander le travail ; le premier spécifique qu'elle leur offre contre la douleur, c'est le travail ; elle dit aux heureux, pour goûter tout le charme de la vie : travaillez ; elle dit aux malheureux, pour adoucir le poids de la vie : travaillez. Ainsi placée sur la hauteur du camp de César, me voilant, moralisant les

deux états qui partagent le monde, les favoris du sort, les victimes de ses rigueurs, que tous profitent de ce conseil donné par la jeune voyageuse.

CHAPITRE XII.

Les Moulins Bleus.

DANS une vaste prairie qu'embellissent les fils transplantés de la terre d'Ausonie, et en suivant leurs directions, ma pensée erre involontairement vers les fictions poétiques; je me crois au milieu des Héliades, je cherche à reconnaître les sœurs de Phaéton, sous l'écorce qui les dérobe à mes regards, et au lieu de ces tristes victimes du plus doux des sentimens se trouve un édifice qui frappe mes regards; ce sont, à ce qu'on m'apprend, des moulins dont la révolution a arrêté le mouvement, et qui rendaient beaucoup de services à la contrée, tout en enrichissant

leurs propriétaires. J'entre pour les visiter; ils sont en effet dignes de fixer les regards des observateurs instruits. Je ne les décrirai pas en détail; il faudrait, pour bien faire, connaître la beauté de leur mécanique, être plus instruit que je ne le suis dans la construction des machines hydrauliques : je dirai seulement que tout le travail qui se faisait s'opérait de la manière la plus simple et la plus ingénieuse; les bâtimens du moulin étant doubles, la partie qui donnait au confluent de la Somme, recevait tous les objets à moudre, par la facilité de la rivière; et les gribanes, en se déchargeant, au pied du moulin, du travail à faire, se chargeaient au retour de celui qui était fait; ainsi de suite. Les sacs déchargés sur l'espèce de rade que forme la situation des bâtimens, se trouvaient à mesure transportés, par

le moyen de l'eau, dans chaque partie des moulins où il était nécessaire, pour leur blutation, qu'ils fissent toutes les choses qui avaient besoin d'être soumises à l'action d'être moulus ; trouvaient là, pour un prix modique, une exécution prompte et supérieure à toutes celles qu'on connaissait jusqu'alors; aujourd'hui, ce vaste édifice est abandonné, ses ingénieuses machines sont sans mouvement : leurs propriétaires n'en tirent d'autres spéculations que de vendre, à mesure qu'il pousse, le bois qui l'environne ; que, par la suppression de ces moulins, le peuple de ces contrées est obligé d'avoir à présent recours à des moulins aussi chers et plus loin de lui, et qui ne lui rendent pas une farine aussi belle. Il regrette d'avoir provoqué, par ses demandes et ses menaces, le renversement d'un

établissement qui lui était si utile ; image frappante de toutes les choses de la vie : on en jouit sans reconnaissance, aux premiers inconvéniens qu'elle offre, on murmure sans modération, on hâte par ses vœux l'instant qui doit détruire l'objet avec le défaut qui l'accompagne : cela est-il obtenu, l'homme inconséquent dans ses pensées, capricieux dans ses desirs, pleure d'avoir obtenu ce qu'il a demandé, regrette de n'avoir plus ce qu'il souhaitait si ardemment de perdre, se croit corrigé parce qu'il est malheureux, et est tout prêt à recommencer les mêmes inconséquences pour d'autres sujets. Il serait à desirer (actuellement que la tourmente révolutionnaire est passée, présumant que les bons habitans de cette belle contrée sont désabusés des fausses idées que l'envie leur avait

données sur cette magnifique entreprise) qu'un spéculateur aux vues élevées, au génie entreprenant, vînt redonner la vie à ce corps glacé; un souffle seulement suffirait. Tout est en bon état; les machines arrêtées n'attendent qu'un ordre pour reprendre leur travail vivifiant; les idées encore récentes de l'administration de ce séjour, n'auraient besoin, pour se réunir en chaîne de travail, que d'être encouragées; le site, la position, les besoins du canton, le desir du commerce, la facilité du transport, celle de la main d'œuvre, dans un pays où les travaux sont rares, les dépenses journalières, les ouvriers nombreux (alors on doit s'attendre à en trouver beaucoup sans peine); tout concourrait, comme on le voit, à faciliter les desseins de l'entrepreneur

qui viendrait apporter dans ce charmant endroit et ses capitaux et ses moyens de les faire valoir. Si la lecture de ce voyage faisait naître ce desir à quelques-uns de ceux à qui la fortune et la nature réunies ont donné le pouvoir de le faire, je m'applaudirais d'en avoir entrepris la relation. Le bien-être d'un pays que j'aime et chéris serait une bien douce récompense de mon travail.

CHAPITRE XIII.

Vauchelles. Exemple d'amour et de constance.

Arrivé à Vauchelles, on est frappé de la situation du château qui paraît assis sur un bouquet d'arbres; l'aspect par l'intérieur des terres est plus imposant, celui qu'on voit de la grande route est plus riant, l'architecture vue dans la grille d'entrée est d'un très-bon goût, la cour est spacieuse, les servitudes détachées du corps de logis; tout annonce en y entrant le séjour de la richesse et de la grandeur; l'intérieur, en confirmant la dernière idée, détruirait la première si on ne savait que la révolution a

passé par là..... Ces beaux salons, ces spacieux vestibules, ces jolis boudoirs, ces vastes cuisines, ces longues salles de billards, tout est désert, tout est dévasté; la livrée du luxe a disparu, l'élégance a fui, l'aisance en est bannie, le nécessaire même n'est pas resté; des barbares ont ravagé ce beau domaine: heureux encore si leur cruauté n'eût trouvé à s'exercer que sur des choses inanimées! on regretterait moins l'affreux succès qu'ils ont obtenu. Mais avec quels douloureux sentimens on parcourt ce riant séjour, lorsqu'on pense que celle qui n'y venait jamais que pour y répandre le bonheur et l'abondance, a reçu pour prix de ses bienfaits une mort tragique; elle est descendue dans la tombe au midi de ses jours, entraînant avec elle sa fille, jeune et brillant objet de tant

d'amour et de tant d'espérances. A peine le flambeau de l'hymen venait-il se rallumer pour son bonheur, que frappée de la foudre, elle tombe sur le sein maternel ; un même glaive réunit la vertu et l'innocence, la beauté et la bienfaisance. A ces événemens tragiques et funestes, un long cri de douleur retentit aux rives de la Somme ; Vauchelles pleure à la fois sa bienfaitrice et sa jeune héritière, l'objet de sa juste reconnaissance et le motif de son noble orgueil. Lorsque j'ai été visiter leurs domaines abandonnés, déjà beaucoup de printemps avaient rendu la vie à la nature, et le deuil y habitait encore ; une solitude profonde y régnait. Jamais, depuis le départ de ces infortunées habitantes, les pas des voyageurs n'avaient franchi la grille d'entrée. Un couple fidèle, pauvre

et vertueux comme les époux (Baucis et Philémon) que chanta le bon La Fontaine, était resté pour veiller sur les ruines de la grandeur abattue; la femme sensible et fidèle conservait un touchant souvenir de sa bonne maîtresse, que les oppressions de sa douleur allaient à l'ame: un amour qui survit à la mort et à la perte de toute espérance, est si rare, si admirable! avec quel plaisir nous écoutions ces minutieux détails d'un sentiment concentré depuis si long-temps, et qui ne demandait qu'à s'épancher! combien elle regrettoit de l'avoir laissé retourner sans elle dans Paris, où elle devait trouver, en arrivant, les fers et l'échafaud. Ah! pourquoi, disait-elle en pleurant, pourquoi ne l'ai-je pas suivie? j'aurais partagé son sort: rien n'aurait pu me détacher de son sort;

j'aurais partagé ses fers ; et si je n'avais pu la sauver, je serais morte avec elle! Ces expressions échappées à l'impétuosité d'un regret qu'il est si rare de sentir et si impossible de feindre, attendrissaient, dans les premiers instans d'un malheur récent. Jugez ce qu'il inspire, lorsque c'est après tant d'années que la douleur les arrache. Noble victime du plus touchant, du plus doux des sentimens, ah! votre souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur! En quittant les lieux où vous gémissez, il me suivra partout. Je vous verrai toujours baignant de vos pleurs le portrait de celle que vous aimiez quand elle pouvait vous en récompenser, que vous aimez encore plus depuis qu'on vous l'a ravie, et qu'elle ne peut plus rien pour acquitter tant d'amour. En retournant dans le séjour du bruit et des plaisirs,

où l'orgueil de paraître ce qu'on n'est pas empêche de tirer parti de ce qu'on est ; où le goût des dissipations forme beaucoup de liaisons et n'inspire pas un attachement ; où le luxe dévorant donne des envieux, et ne procure pas un ami, la grandeur trouve des esclaves, la richesse des flatteurs, le pouvoir des jaloux, les talens des concurrens, la médiocrité du dédain, la pauvreté des mépris, la franchise des dangers, la vertu des piéges, le savoir de la fortune ; achète toutes les jouissances, excepté la certitude d'être aimé. En revenant dans ce tourbillon où l'on peut se lancer, se perdre, se retrouver à son gré, j'emporterai votre image, le souvenir de l'objet de vos constans regrets ; et je dirai, en quittant la vie : Ce sont moins les jouissances qu'elle donne, les plaisirs qu'elle pro-

met, les espérances qu'elle offre, qu'on doit voir s'éloigner avec peine, que d'être forcé de se séparer d'une personne capable de s'attacher ainsi.

CHAPITRE XIV.

Centule.

Me trouvant non loin de la vieille Centule, j'ai voulu visiter cette ville aux cent tours, antique capitale du comté de Ponthieu. Ses maîtres sont peu connus jusqu'à saint Riquier, prince du sang royal de Clovis et de Clotilde qui transforma le palais de ses pères en une abbaye; mais elle ne prit son nom que lorsque Angilbert, gendre de Charlemagne, y eut fait rapporter son corps avec pompe et respect. Saint Riquier, jadis célèbre, est maintenant oublié. Il n'y reste plus que l'église de l'abbaye, les ruines de cet antique édifice et un hôtel-dieu.

Le berceau des sciences en Picardie est abandonné, les laborieux enfans de saint Benoît sont remplacés par d'ignorans et avides spéculateurs, la terre y est en friche, ainsi que le domaine des lettres ; le temple du Seigneur et l'asile de l'humanité souffrante, restent seuls pour attester que jadis, dans ces lieux, l'Éternel reçut des hommages, le malheur des secours. L'église est superbe, et renferme des choses d'autant plus précieuses qu'elles peuvent servir de phare pour éclairer dans la nuit des temps, et faire connaître l'état des arts dans les siècles primitifs de la monarchie française. L'abbaye de Saint-Riquier dut son embellissement à un prince de la seconde race. Angilbert, en s'unissant à la fille de Charlemagne, puisa dans cette alliance le goût de la magnificence

qui régnait à la cour qu'embellissait Berthe ; et Berthe à son tour dut à cette union l'amour de la piété qui animait son époux. Angilbert, devenu bienfaiteur de ce monastère, y goûte encore la paix des tombeaux ; une simple pierre portant son nom et la date de sa mort, voilà le seul monument élevé à sa mémoire. Il a peut-être dû sa conservation dans des temps orageux à cette même simplicité dont l'orgueil aurait pu s'offenser, et sans laquelle le voyageur ignorerait sans doute actuellement qu'Angilbert repose là. Que d'illustres poussières ont été livrées à la persécution, et décelées par la magnificence des mausolées qui les renfermaient, et qui, aussi modestes que celui de l'époux de Berthe, eussent goûté sans trouble un repos éternel ! Auprès du grand portail, des pavés

ayant été brisés, on les a remplacés par les pierres des tombes des religieux, qu'on avait tirées des cloîtres et laissées sans respect à l'abandon. L'économie s'en est servi, les vils calculs du sordide avarice ont fait rentrer dans les lieux saints les objets que la haine jalouse en avaient bannis. Mais cet arrangement, n'étant pas le fruit d'une pieuse réparation, offre un aspect triste. Ne les ayant pas réunis avec adresse, le nom d'un religieux vient interrompre et rendre illisible celui d'un autre; l'éloge d'un premier disciple du mont Cassin ne peut se voir en entier. Ses lignes funèbres sont croisées par une date ancienne ou un titre oublié aujourd'hui : en vain l'amateur d'antiquité voudrait-il mettre un peu d'ordre dans ce chaos mortuaire; l'ignorance a placé cela de manière à tromper tous les efforts

de son zèle. Le trésor de cette abbaye, amassé lentement pendant l'espace de tant de siècles, est devenu la proie d'avides ravisseurs; une bibliothèque nombreuse et bien choisie, dispersée avec des manuscrits précieux, fruits des savantes recherches, de longs travaux, de pénibles observations, brûlés en triomphe comme au siècle des barbares. La superbe grille du chœur, chef-d'œuvre de serrurerie, a échappé aux Vandales modernes; les armes de l'abbaye en ayant seulement été enlevées, on les a remplacées par une croix de fer. Ce signe auguste de notre salut console l'œil attristé du chrétien; mais il ne peut plaire à l'ami des arts, en ce que son exécution mesquine contraste trop avec la beauté de la grille. Le sanctuaire, décoré de colonnes de marbres en forme circulaire, est magnifique;

le fût de chaque colonne est plat, et supporte une châsse de cristal incrustée d'or, surmontée d'un dais de soie; l'autel est en marbre blanc, décoré de vignettes et sculptures de marbre de couleur, chef-d'œuvre de délicatesse et d'élégance, a une élévation convenable. On voit un Christ fort grand en marbre de couleur : la figure souffrante et à la fois résignée du Sauveur des hommes, porte à l'ame une impression salutaire de reconnaissance et d'amour. Plusieurs fois d'illustres voyageurs ont offert aux religieux de leur donner en échange ce qu'il jugerait à propos d'exiger, et toujours ils ont rejeté des offres faites pour tenter la cupidité : ce refus fait leur éloge, et celui de la beauté du Christ, l'objet de leur pieuse vénération. Il n'y a aucun tombeau dans l'église : les chapelles

n'offrent rien de curieux ; celle de la sainte Vierge n'est pas en harmonie avec le chœur, elle n'offre rien qui soit digne du premier morceau, soit qu'elle ait été dévastée ou qu'on ait négligé dans le principe de la décorer : l'un serait un malheur, l'autre une faute ; et contre la piété due à la protectrice des malheureux, et contre le goût qui ne souffre rien de disparate, on voit sur le pavé, en y entrant, un triangle en marbre blanc, d'une beauté rare, d'une blancheur éblouissante ; pas une veine n'altérait son éclat, pas un défaut ne nuisait à sa perfection. Placez-la en forme de prie-dieu, il attire les regards ; et il m'inspira de dire : Heureuse l'ame dont ce bloc de marbre serait l'image, et qui, sans avoir sa dureté, posséderait l'innocence et la candeur dont il offre un parfait modèle ! C'est ainsi

qu'une personne sensible anime tout ce qui l'environne, prête son ame à tout ce qu'elle voit ; et, tandis que le vulgaire apathique n'entend rien de ce qui se passe auprès de lui, a les yeux fermés sur tout, elle, plus heureuse, vit dans un monde idéal qu'elle sait se créer en tous lieux, et qui la dédommage de n'être pas entendue dans le monde.

Mais revenons à notre description : les tableaux des chapelles sont assez bons, mais ils auraient besoin d'être restaurés. Il y en a deux qui m'ont frappée ; l'un représente un roi de France, visitant l'église de l'abbaye, et guérissant les malades des écrouelles : l'aspect de la magnificence royale du souverain et d'une partie de sa cour, contraste bien avec la religieuse simplicité de l'abbé qu'entoure aussi une pieuse suite. Plus heureux peut-

être que le monarque, le chef de l'abbaye peut compter parmi eux un ami ! le pouvoir n'en donna jamais ! On lit, sans peine, sur la figure de l'abbé, la noble indifférence pour les biens de la terre, unis au bonheur de voir son souverain. Quelques-uns des religieux ont sur leurs traits décolorés l'empreinte des souvenirs qui se réveillent à la vue des heureux du siècle ; d'autres peignent l'étonnement, le plus grand nombre l'indifférence. Dans le second qui fixa mon attention, on a représenté saint Riquier donnant l'habit de son ordre à un chevalier, qui renonce à toutes les faveurs de la fortune, aux grandeurs des cours, afin de recevoir en échange la paix de la solitude. L'expression de ce tableau est presque poétique, la figure pénitente du saint est animée d'une teinte de joie causée

par l'idée de soustraire une ame ardente aux dangers du monde ; le guerrier laisse voir sur la sienne l'orage des passions, la lassitude des faux plaisirs de la vie, le besoin et l'espoir de trouver dans la retraite un asile contre les autres, un appui contre lui-même.

Le lutrin est d'une forme jolie, élégante ; mais il a souffert dans les orages de la révolution : il est assez bizarre que la hache dévastatrice qui a respecté tant d'autres chefs-d'œuvre de l'art que ce lieu renferme soit précisément tombée sur lui. Trois anges en airain sur un socle de même métal soutenaient autrefois le globe du monde en bronze doré. Aujourd'hui la pauvreté des villageois les a forcés d'y substituer une boule de bois qui contraste ridiculement avec l'élégance de ce chef-

d'œuvre de l'art : à chaque pas actuellement on trouve l'aspect de la misère réunie aux livrées de l'opulence.

Le portail de cet édifice est d'une architecture très-gothique ; la façade vue du côté du jardin, offre des fleurs de lis dans toutes ses travées, ce qui rappelle l'origine royale de ce monument digne, par sa magnificence, des souverains de la plus belle contrée du monde. Autrefois, en échange de leurs bienfaits, de pieux solitaires offraient au Dieu protecteur des empires de ferventes prières pour le succès de leurs armes ou la prospérité de leurs états : aujourd'hui un seul religieux de l'abbaye est resté auprès de ces ruines ; il élève les petits enfans de ceux qui ont détruit l'asile où sa vieillesse eût été heureuse ; il leur apprend à être moins

méchans que les auteurs de leurs jours. Puissent-ils profiter de ces sages instructions, et obtenir, par leurs vertus, que le ciel enfin désarmé leur rende ce que leurs pères avaient mérité de perdre par leurs vices! Les bâtimens du monastère sont à moitié démolis, ce qui reste suffit encore pour faire juger de la beauté de ce séjour; l'architecture en était à la fois noble, solide, élégante; les cloîtres tombent de tous côtés; ces murs, dont l'épaisseur énorme devait braver l'injure des ans et la durée des siècles, offrent actuellement des brèches de toutes parts, et ne présentent plus à l'œil consterné qu'une masse informe de piliers sans appui.

A chaque pas on a besoin qu'un guide instruit vous dise: Ici, les malades venaient chercher la santé; là,

un chapitre éclairé donnait des décisions lumineuses ou distribuait des remontrances salutaires ; dans cette cellule abandonnée, un disciple de Mabillon ou un émule de dom Poirier méditait, à la lueur de la lampe solitaire, ces recherches profondes qui agrandissaient le domaine des lettres ou fertilisaient le champ de la science. Que sont-ils devenus ces hommes de Dieu et ces bienfaiteurs de l'humanité ? Qui nous rendra leurs vertus paisibles, leurs savoirs modestes, leurs veilles laborieuses, leurs travaux immenses ? Rejetés du siècle qui n'en était pas digne, revenus, malgré eux, dans le tourbillon du monde, ces génies qu'alimentait la solitude se sont éteints, beaucoup sont descendus dans la tombe. En jetant encore un regard d'amour et de regret vers leurs cloîtres dé-

truits, leurs monastères renversés; d'autres, plus malheureux, languissent transplantés dans un sol ingrat où ils ne peuvent ni vivre ni mourir; aux prises avec la misère ou asservis à un travail obscur pour lequel ils n'étaient pas nés, s'il suffit à leur subsistance, il ne peut suffire à leurs nobles desirs; et le rameau de l'étude qui devait fleurir dans leurs mains s'est désséché par l'indigence, ou a été étouffé par les sollicitudes de la vie.

Telles sont les réflexions que m'inspiraient les ruines de l'abbaye de St.-Riquier, réflexions bien étrangères à leurs habitans actuels; ces immenses jardins que cultivaient avec soin les enfans de saint Benoît sont maintenant en friche; la charité religieuse disait autrefois : Cultivons pour nous et les malheureux, nos frères indi-

gens ont des droits sur la fortune que nous ne tenons que des bienfaits du ciel. L'égoïsme philosophique dit aujourd'hui : Ayons pour nous, et cela suffit. Quelle différence ! On voit, par la fertilité du terrain et l'abondance des fruits, combien cette terre était en bon état, lorsque ceux qui l'avaient arrosée de leurs sueurs en furent chassés. Quelques fleurs languissantes et inodores semblent croître à regret parmi les ronces et les épines ; mais elles sont rares. Les idées douces et paisibles ne s'offrent plus au voyageur dans ce lieu ; on y aperçoit à chaque pas les traces du calcul desséchant et de l'avarice destructeur. Une belle allée d'arbres touffus et antiques repose pourtant encore la vue attristée de tant de ruines ; le zéphir ose à peine, en se jouant à travers les rameaux, interrompre

le silence qui y règne. Avec quel pieux recueillement je parcourus le vestige des charmilles et des plantations que la main industrieuse de ces bons habitans avait semés sur leur route dans le période de leur vie; il en reste à peine quelques traces! Le lierre et d'autres plantes sarmanteuses tapissent encore le dehors de ces ruines ; mais leurs faibles tiges ne peuvent s'opposer à la fureur des orages. Qu'il m'eût été doux de me livrer à la méditation que ces objets doivent inspirer! Les ravages du temps semblent destinés par le Souverain-Architecte de la vie à nous donner d'utiles leçons ; la pensée attristée par les débris qu'ils nous offrent, se portait avec effroi sur l'avenir, qui, dans sa course dévorante, doit à son tour s'environner de destruction, ainsi que l'a fait le passé. J'ai

vu cette antique abbaye à la fin des beaux jours ; le vent d'automne commençait à joncher la terre de feuilles desséchées, la brume répandait sur l'horizon une teinte sombre comme mes pensées : triste comme la vie, j'étais avec une jeunesse avide de plaisirs, à qui j'aurais voulu faire partager la nature de mes réflexions : inutiles efforts ! les pensées austères, les solides réflexions, les rapprochemens instructifs, tout est perdu pour cet âge frivole que n'a point éclairé l'utile leçon du malheur ! en vain ma prophétique voix retentissant au milieu des ruines, leur criait : Elles arrivent bien promptement les heures de l'infortune, et leur durée est bien longue ! Celles rapides et fugitives du bonheur ne semblent avoir été données à l'homme par un Dieu bienfaisant, que pour

affermir ses pas dans la carrière qu'il est destiné à parcourir ; semblable au soleil qui luit au milieu de la tempête pour consoler le voyageur attristé ; mais qui, dans ces jours nébuleux, ne reste pas long-temps sur la terre, ainsi disparaîtront les courts instans de votre félicité ; le malheur est peut-être bien près de vous ; et vous, comment soutenir sa terrible visite ? Amolli par la prospérité, bercé par l'espérance, séduit par la flatterie, vous aurez vu s'enfuir vos beaux jours sans songer que leur perte était inévitable. Que deviendrez vous, lorsqu'abandonné du cortége brillant des illusions, vous vous retrouverez seule avec l'austère vérité ?

Croyez-moi, livrez-vous dès cet instant à la raison et à la réflexion, guide salutaire et bienfaisant de la

jeunesse ; appréciez la beauté des sites qui vous environnent ; abandonnez les fêtes brillantes mais dangereuses qu'inventa le luxe ; vos plaisirs, poison de l'innocence ; vos sociétés bruyantes où l'on commence par être léger et où l'on finit par être corrompu. Venez contempler le spectacle pur et touchant qu'offre la nature, bien différent des vôtres ; le sien élève l'ame, développe la sensibilité ; priez-la de vous révéler le secret de ses beautés, secret inconnu aux enfans de la dissipation. Mais, que vois-je ? Un sourire dédaigneux est toute vôtre réponse. Ah ! rentrez dans le séjour du luxe et de l'erreur, vous n'êtez pas digne de le connaître ; mais vous, cœurs religieux, froissés par la douleur, qui ne connaissez de la vie que ses peines, du monde que ses injustices,

de la fortune que ses caprices, du bonheur que le nom; vous qui, dans l'incompréhensible et mystérieux décret de l'Eternel qui nous a ravi ses touchantes et salutaires institutions, n'avez vu que des sujets de regrets, venez gémir avec moi sur ces ruines. Assise sur la pierre profanée du sanctuaire, ou sur la colonne renversée du temple, redites aux échos de ce séjour : la plainte touchante d'une infortunée, inscrite autrefois sur une feuille fugitive (1), comme la pitié qu'elle inspira, on ne la retrouverait plus que dans votre souvenir. Oh ! encore une fois, redites là, sous les voûtes de St.-Riquier : « si jeune encore, et si malheureuse, désabusée de la vie et de la société par une expérience pré-

(1) Journal des Débats, 16 juillet.

coce, étrangère aux hommes qui ont flétri mon cœur, frustrée de toutes les espérances qui m'avaient séduite, j'ai cherché un asile dans ma misère, et je n'en ai pas trouvé. Quand je viens à me rappeler ces associations vénérables que je devais voir si peu de temps et regretter toujours; quand je réfléchis sur cette révolution sans exemple qui les avait dévorées dans sa course de feu, comme pour ravir aux gens de bien jusqu'à l'espoir d'une consolation possible ; quand je me dis dans le secret de mon cœur, ce lieu serait devenu ton réfuge, et on ne t'en a pas laissé, oh ! comme elles m'apparurent belles et touchantes, ces grandes pensées qui prèparent sûrement l'inauguration des cloîtres ; une génération se lève et les redemande. Paix sans mélange aux heureux du siècle ! mais malheur

à qui conteste un asile à l'infortune! Il fut sublime le premier peuple qui consacra au nombre de ses institutions un lieu de repos pour les malheureux!

Jadis l'homme que persécutait une infortune sans remède, dont l'ame était aigrie par différentes injustices, ou abattue par de longs chagrins, dont la misère menaçait la vie, que les puissans dédaigneux rejetaient, que ses amis avaient abandonné, qui n'avait plus d'asile dans la société; cet homme désespéré pouvait échapper à ses maux sans sortir de la vie; les monastères lui étaient ouverts : là, parmi la solitude du cloître et sa religieuse tranquillité, il sentait ses passions cruelles se changer en un calme pieux et doux; les plaies profondes de son ame se fermaient; il recouvrait sa

vigueur morale et même la recouvrait plus grande, car la religion et la solitude réunies ont le pouvoir merveilleux d'étendre, d'élever, de fortifier les cœurs qui, les ayant recherchées par besoin, ont su profiter de leurs leçons; alors cet homme devenait utile à ses compagnons en partageant leurs travaux; et à cette société même qu'il avait trouvée si dure et si cruelle, mais contre laquelle, guéri désormais, il ne conservait plus ni chagrin ni colère, il annonçait dans les campagnes l'évangile de Dieu, et en révélait les mystérieuses paroles aux petits enfans; ou bien doué d'une plus haute éloquence, il instruisait les heureux du siècle dans les chaires des grandes cités; d'autres fois il allait au désert appelant aux bienfaits de la morale et de la civilisation, des peuplades sauva-

ges dont il était à la fois le missionnaire et le père : touchant élan d'un cœur affligé, plaintes tristes et douces que le malheur fit naître et que la sensibilité recueillit, combien votre intérêt augmente lorsqu'on vous entend parmi les mêmes objets qui vous inspirèrent !

CHAPITRE XV.

L'Hôpital.

JETONS un coup d'œil en passant sur l'asile où l'humanité souffrante reçoit des consolations et des secours.

Ce bâtiment est vaste, l'extérieur en est beau, l'intérieur très-bien tenu. Tout l'éloge qu'on pourrait faire de l'administration de cet hospice serait inutile, un seul mot le peindra mieux que tout ce que je pourrais en dire; ce sont des femmes vouées par amour de Dieu au soulagement de leurs frères qui veillent sur le sort des malheureux; en effet, le seul nom de femmes rappelle tout ce que la patience la plus inaltérable, la délica-

tesse la plus ingénieuse, les soins les plus assidus, la charité la plus tendre, la prévoyance la plus active peuvent imaginer pour ôter à la douleur ce qu'elle a de plus affreux. L'église de cet hôpital est assez grande et fort jolie; l'autel est décoré des deux statues, en marbre blanc, de saint Nicolas et de saint Augustin : on doit ces deux figures à l'auteur de celles qu'on admire à Saint-Mulphrant (1); mais celles-ci ne répondent pas à l'idée que les premières donnent de son talent, soit que l'imagination se soit plue à retracer et à immortaliser le souvenir du bon et vertueux prélat d'Amiens, ainsi que celui de son fidèle ami le prieur de Valoire, soit que le même enthou-

(1) Collégiale d'Abbeville.

siasme n'ait pas animé le comte de F... lorsque son ciseau créateur faisait les deux patrons de l'hospice. Cependant il me semble que l'éloquent évêque d'Hippone et le zélé protecteur d'un sexe faible méritait bien de recevoir de ses mains l'immortalité pour leurs images, comme leurs vertus l'obtinrent pour leur mémoire: l'un manque de cette expression touchante que la charité devait répandre sur ses traits. On ne retrouve pas dans la figure de l'autre ce noble feu qui l'animait, ni aucune trace de cette ame intrépide, énergique, et qui le rendit à la fois l'oracle des conciles, le défenseur de la saine doctrine, l'appui des justes, l'effroi des méchans, le soutien des opprimés, l'objet de l'admiration même d'une horde sauvage qui avait juré sa mort et la ruine de son peuple.

Au reste, ces deux statues, pour n'être pas jugées dignes de leur auteur, ne sont cependant pas sans mérite; les ébauches du génie feraient la fortune de la médiocrité.

Au bas du sanctuaire de l'autel on voit la tombe de M. de Flandres, ecclésiastique; un simple marbre couvre ses cendres, son nom seulement, la date de sa mort et ce simple mot, *Il fut trente-quatre ans supérieur de cette maison*, voilà tout son panégyrique; mais combien dans sa noble simplicité il m'a paru préférable à tous les éloges mensongers que prodigue souvent une flatterie coupable en faveur du crime heureux!

Dans cette longue période d'une vie toute entière consacrée au service des autels et au soulagement des malades, partisans du froid athéïsme,

comptez, si vous le pouvez, tous les bienfaits de cet ange du malheur; parcourez avec moi ces longues salles où le voyageur, errant loin de ses foyers, retrouve en lui un ami plus empressé que ceux qu'il a laissés dans sa terre natale: la prospérité lui avait donné les uns; le lien qui l'unissait à eux étant de fleurs, il aurait eu la courte durée de ces filles fugitives du printemps; mais celui que le malheur va former, et que la religion cimentera, oh! il sera indissoluble! Je vois ici un père de famille aux prises avec une maladie contagieuse, il est abandonné par les enfans qui lui devaient leurs soins; il craint que le souffle empoisonné de la mort mêle pour eux son venin aux accens de l'amour paternel : ils fuient épouvantés. Qui recueillera donc ces bénédictions que les ingrats rejettent?

L'apôtre sublime de la charité qui s'expose à en devenir le martyr? Plus loin, une victime déplorable de la cruelle passion du jeu, a vu périr dans les horreurs du besoin l'époux coupable qui a dévoré sa subsistance et celle de ses enfans: courbée sous le poids de la honte qui suit l'indigence, elle penche vers la tombe; encore quelques momens, elle y descendra avec la douleur de laisser, sans soutien, les tristes rejetons d'un hymen malheureux. Hélas! si elle eût eu un ami, elle aurait pu supporter le fardeau de ses peines! Dans la douleur, elle appelait en vain des consolations; le monde en promet et n'en donne pas. La froide philosophie offre des raisonnemens et pas une larme de pitié; la religion seule l'attendait pour la soutenir contre le désespoir.

Il approche de ce lit de douleur l'envoyé du ciel, il lit dans cette ame affligée que les souffrances physiques ne sont pas les plus vives; sa douce persuasion s'insinue pas à pas. Il sonde les blessures pour les guérir, écarte d'une main habile le voile que la timidité a étendu sur ses maux, mesure les questions aux forces, les sages conseils au faible abattement, distribue les secours suivant les besoins; et rouvrant ce cœur flétri à la consolante espérance, il lui montre dans le ciel un protecteur, sur la terre un ami, et parvient à la rendre à la vie en lui offrant encore la perspective du bonheur; que dis-je? la perspective. Ah! c'est plus encore, le fruit touchant de ses privations! La modeste récompense de ses utiles travaux passera des mains laborieuses du protecteur dans celles de l'objet de

ses paternelles sollicitudes; le toit modeste que le besoin le força de vendre, va lui rendre cet or dont il s'est dépouillé, et le berceau de son enfance offrira comme un temps de son bonheur un asile assuré à sa vieillesse.

Le seul prix que la vertu met à de si grands bienfaits, c'est de ne plus désespérer de la protection du ciel, et d'être fidèle au Dieu qui l'a secouru par son consolant ministère.

Douce pitié ! admirable charité ! voilà votre ouvrage. Quelle plume sera assez éloquente pour peindre votre salutaire influence sur le cœur des affligés ? C'est vous qui répandez sur leur blessure ce baume salutaire qui les cicatrise. A votre voix consolante, le désespoir se calme, la douleur s'appaise, le courage renaît, la résignation fixe son empire sur l'ame.

O filles aimables de la religion ! couple inséparable et bienfaisant que le ciel donna à la terre dans un jour de miséricorde ! votre union est regardée par la vertu comme un devoir, et par la sensibilité comme une source de plaisirs ! Que de services encore rendus à l'humanité souffrante ! que de bienfaits répandus sur sa route ! que de sacrifices offerts à son devoir ! que de peines, de soins et de fatigues ! l'image doit s'offrir à notre imagination dans ce simple mot, *il fut trente-quatre ans supérieur de cette maison.*

Oh ! que sa vie dût être agréable au père des malheureux dont il fut sur la terre la vivante image ! oh ! que sa mort dût être calme et tranquille : environnée du cortége nombreux de ses bonnes actions, son ame pure et sensible s'envola vers le ciel avec une

pieuse espérance, gage de son immortalité ! Oui, si la fin de l'impie est affreuse, celle de ce consolateur des hommes dût être précieuse devant leur Créateur, et j'en trouve la preuve dans la date même de sa mort (1).

Il quitta cette terre un peu avant la déplorable époque où toutes les passions déchaînées ravagèrent la France, où tout fut ébranlé depuis le palais des rois jusqu'à l'humble hermitage, et depuis le séjour du luxe et des plaisirs jusqu'à l'asile où le pauvre luttait contre la mort. Combien il aurait souffert de tant de crimes! Que dis-je? peut-être aurait-on commis sur sa personne vénérable le plus affreux de tous? Ni ses vieux jours usés au service des malheureux, ni ses cheveux blanchis dans les fatigues du

(1) En 1788.

ministère, ni ses cruelles souffrances puisées dans le séjour malsain où sa vie s'était écoulée, ni la longue et touchante liste de ses bienfaits, rien n'aurait peut-être pu le sauver. Vous ne l'avez pas permis, Puissance suprême ! vous avez retiré à vous le juste que vous n'aviez fait que prêter à la terre, et dont la terre n'était plus digne; en le cachant dans le secret de vos tabernacles éternels, vous avez voulu cependant nous laisser encore un souvenir de son passage sur la terre, et le court éloge de votre ministre nous reste pour servir de reproche ou de modèle à ses successeurs. Oui, lorsque ma pensée s'est reportée avec effroi sur ses longs jours de deuil et de calamité qui pesèrent sur la France, j'ai béni la tombe hospitalière qui l'a dérobé à la fureur des ennemis de la vertu.

Hélas ! il eût succombé sous la hache homicide, comme le pieux protecteur de ce jeune peuple qui vient, tous les ans, de sa patrie, apporter à la nôtre le tribut de son industrieuse patience ! En arrivant sur une terre lointaine, ils furent long-temps dispersés : sans guide, pour conduire leur naïve innocence dans les routes tortueuses d'un monde si nouveau pour eux ; sans protecteur, dans leur isolément ; sans consolateur, dans leurs maux ; sans ami, dans leur détresse, pour le leur faire supporter. La misère, les regrets, l'ennui dévorant les faisaient succomber à l'entrée de la pénible carrière de la vie ; en mourant, leurs regards désolés se tournaient encore vers les montagnes heureuses de la Savoie et vers leurs paisibles cabanes entourées d'avalanches. Telle était la situation de ces nouveaux Israélites

étrangers au milieu de la superbe Babylone; mais le Dieu de leurs pères, touché des larmes qu'ils versent, envoie vers eux un homme, selon son cœur, héritier d'un nom cher à la France, et plus encore de l'ame sensible du bon archevêque de Cambrai. Fénélon digne de supporter le poids glorieux d'une vertu héréditaire, et digne d'être le représentant, pour notre siècle, de l'immortel instituteur du duc de Bourgogne, se charge à son tour de former de jeunes cœurs à la piété; mais, si les maîtres se ressemblent, quelle différence dans les élèves? Ce n'est plus une cour brillante et polie, un travail agréable et facile, honoré des suffrages d'un grand roi, secondé par l'éloquent Bossuet, l'harmonieux Fléchier, le sage Montaussier, le sensible Racine, le judicieux législateur du Parnasse:

tous les génies enfin que produisit la France dans ce beau siècle. Ce n'est plus dans un palais brillant, entouré des prestiges de l'art, des charmes séduisans d'une nature embellie, des marques flatteuses du pouvoir et des hommages d'une nation entière, que le Fénélon de notre âge commence son pénible sacerdoce. Hélas ! un peuple grossier, les tristes séjours de la misère, les haillons du pauvre, les préjugés de l'ignorance, les craintes du besoin ; voilà tout ce qui s'offre à ses regards, et ce qui ne peut arrêter son zèle ! N'en soyons pas étonnés, la bienfaisance, pour exercer sur les mortels son touchant empire, ne connaît point d'obstacles : peines, soins, dangers, périls, elle brave tout. On peut blesser l'amour-propre, révolter l'orgueil, irriter la vanité ; mais on ne peut refroidir la bienfai-

sance; plus elle trouve d'entraves, plus elle redouble d'efforts, et son impulsion active ne s'arrête que lorsqu'elle a rempli le touchant ministère qu'elle s'était imposé; telle eût été la conduite de M. de Fénélon, si une puissance supérieure n'en eût ordonné autrement, ne pouvait lire dans l'avenir. Quelle douce récompense ne devait-il pas se promettre de ses efforts généreux! des cœurs purs et naïfs ouverts à tous les plus nobles sentimens, la religion établissant parmi eux son pouvoir salutaire, et les entourant de tous les genres de consolations, il pouvait, il devait se dire: voilà mon ouvrage; le prix en était le respect, l'amour, la reconnaissance. La reconnaissance! quel mot délicieux! L'émotion qu'on éprouve chaque fois qu'on le prononce, indique bien la pureté du

sentiment qu'il exprime. Oh ! combien il est à plaindre, le mortel orgueilleux qui repousse un bienfait dans la crainte d'avoir une dette à remplir ! celle de chérir l'objet qui lui fit du bien, et pour l'ame duquel ce sentiment, délices de la vie, deviendrait un fardeau. Ils ne l'éprouvèrent pas ce supplice des ingrats, ces naïfs enfans de la nature; ils se livrèrent sans réserve à toute l'étendue de leur bonheur ; et lorsqu'à l'époque affreuse, qui vit périr sur un échafaud la grandeur, la beauté, la vertu, M. de Fénélon fut traduit devant un tribunal sanguinaire ; ceux qu'il avait secourus dans les jours de son bonheur, essayèrent de l'arracher au sort affreux qu'on lui préparait; leurs larmes, leurs prières, leur désespoir même, rien ne put le sauver, mais du moins il descendit

dans la tombe avec la consolante pensée de n'avoir pas fait d'ingrats ; et à son heure dernière, il entendit encore se mêler au chant de mort des cannibales ce noble cri de la reconnaissance et de l'amour : Rendez-nous notre père ! Pauvres et tristes orphelins, elle ne sera pas exaucée, cette prière touchante de vos cœurs désolés. Il vous est ravi pour jamais, ce bienfaiteur de vos jeunes années, cet ami fidèle que la religion vous avait donné, et que la haine barbare vous enlève ; il ne sourira plus à vos premiers pas dans la carrière de la vertu ; il ne guidera plus votre naïve inexpérience dans la terre des méchans, pour vous apprendre à éviter leurs piéges, à vivre, comme il a vécu, au milieu de la corruption du siècle, sans en être atteint. Ah ! pleurez long-temps, que dis-je ? pleurez tou-

jours ce trépas funeste, et croyez que du haut du ciel on place ses vertus ! il veille encore sur vous : oui, son ombre bienfaisante erre encore au milieu de ses enfans dispersés pour les empêcher de se croire tout-à-fait orphelins !

Mais où m'entraînent de trop cruels souvenirs ? L'éloge du pieux consolateur des affligés de Centule a reporté ma pensée vers celui des jeunes Savoyards ; dois-je le regretter ? oh ! non ! Est-il en ce moment une ame sensible que je n'aie associée à mes regrets ? Existe-t-il des cœurs pour lesquels le nom de Fénélon serait sans douceur ? Je ne puis le penser ; je les vois tous, au contraire, applaudir aux chants funèbres consacrés à sa mémoire, et bénir la main inconnue, mais fidèle, qui vient suspendre en offrande une guir-

lande sur la tombe oubliée du plus vertueux des hommes, et dans le séjour même où résident toutes les vertus. Au milieu de ces pieuses filles de saint Augustin, se dévouant tout entières aux soins les plus pénibles, nous osions à peine poser le pied sur le seuil où resident toutes les maladies; elles, tout entières à leurs fonctions, en parlaient avec cette noble indifférence qu'on met aux choses qui nous sont habituelles. On demande à l'une de ces dames s'il y avait, dans ce moment-là, beaucoup de malades dans l'hôpital; mais oui, répondit cette courageuse héroïne de la charité, sur-tout des fièvres putrides et malignes, assez meurtrières. A cette réponse, plusieurs fronts pâlirent, quelques personnes se troublèrent; elle, seule, familiarisée, pour ainsi dire, avec la mort, ne parut pas re-

remarquer l'effroi que cette réponse causait. En parcourant le long corridor de leurs humbles cellules, je les vis toutes ornées d'inscriptions saintes; je les lus avec attention, persuadée que chacune me peindrait l'état de l'ame de celle qui les avait choisies: d'ailleurs, j'aime beaucoup les inscriptions; je trouvai qu'elles parlent au cœur et animent la solitude. Quand on est doué d'une imagination vive et ardente, on veut associer tout ce qui entoure aux sensations qu'on éprouve. Ce fut sans doute une personne malheureuse ou isolée qui la première eut l'idée de placer autour d'elle des raisonneurs froids et durs. On dit que les murs étaient le papier des fous; moi je pense, au contraire, que c'est celui des infortunés, ou des ames religieuses; pour les premières, il est consolant de dire: Je souffre

aujourd'hui sans témoins visibles de mes peines : mais un jour, peut-être, un cœur, aussi déchiré que le mien, viendra dans cette solitude ; il lira ces lignes que ma douleur a tracées : alors des larmes sympathiques couleront encore long-temps après moi aux lieux où j'ai pleuré. Pour les dernières, ces inscriptions nourrissent leur pitié, fixent leurs idées ; le bien qu'une main attentive a produit, en offrant aux yeux une pensée consolante ou une réflexion profonde, ce bien se perpétuera d'âge en âge ; la génération nouvelle, en repassant dans les mêmes endroits, retrouvera des traces du passage de la génération qui l'a précédée dans la carrière de la vie, et recueillera les avis de leur père lorsqu'ils ne pourront plus le voir ni l'entendre. Les inscriptions des cellules de Saint-Riquier ne m'ont

présenté rien de remarquable; elles sont toutes très-édifiantes, mais très-connues; une seule m'a paru d'une application bien juste pour la personne qui l'avait choisie; c'était la sentence d'un Dieu irrité, prononcée sur l'homme coupable et sur toute sa postérité: *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre front.* Qui remplit mieux ce précepte pénible, que ces humbles servantes des pauvres; dévouées sans relâche aux travaux les plus pénibles; forcées d'essuyer les dégoûts de la nature, les fatigues du corps, les peines du cœur rebutées de ceux qu'elles cherchent à soulager; maudites souvent par des insensés qui les accusent de leurs souffrances, exilées du toit paternel, étrangères avec l'étranger; pleurant avec les affligés; se faisant à tout, sans pouvoir souvent fléchir des

esprits indociles, attendrir des cœurs ingrats, ramener au pouvoir de la religion, des impies qui la blasphèment au moment où elle leur tend les bras pour les sauver. Quelles peines! quel déchirant tableau? Ah! lorsqu'on le considère, on a besoin de s'appuyer un instant sur la grande pensée de l'éternité, récompense de tant de vertus, pour ne pas laisser approcher de son ame la crainte d'être un jour abandonné par ces anges que rien ne console dans leur pénible ministère.

CHAPITRE XVI.

Le Cimetière de Saint-Riquier.

OSERAI-JE, sur mes agrestes pipeaux, rivale et émule du chantre britannique, célébrer, comme l'immortel Grey, un cimetière de campagne. Hélas! si je n'ai pas son talent, j'ai reçu, du moins en partage une étincelle de ce feu sacré qui transporte les ames sensibles, à la vue des beautés touchantes et mélancoliques de la nature en deuil. Essayons de le faire passer dans le tableau que j'entreprends; j'arrive à cette porte redoutable, où finissent les limites de la vie, et où commencent celles de l'éternité. Au fond du tableau s'élève le signe auguste de notre rédemption, placé

là comme pour réveiller l'espérance du sein même de la mort. Cette image consolante est environnée d'une longue plantation de peupliers, à la tige élancée, au feuillage mobile; sous leurs ombrages se placent successivement les fils de ceux qui les ont plantés. Leurs tombes sont dispersées sur le terrain: beaucoup sont surmontées d'une croix de bois noir vernissé, bordé d'un petit liséré d'un blanc de céruse, et l'épitaphe de même tracée dessus. On ne se fait pas d'idée combien ces monumens rustiques portent dans l'ame une mélancolique douceur; dernier hommage du pauvre, rendu à l'objet de ses regrets. La médiocrité au cœur sensible devrait imiter dans nos villes cet usage; ne pouvant atteindre, par la gêne de la fortune, jusqu'à l'atelier du sculpteur, pour obtenir de son ciseau vénal

un mausolée que la richesse seule fait élever, la bonne mère descend au tombeau, sans que sa famille éplorée puisse reconnaître le lieu où elle repose. L'homme de génie, qui ne laisse souvent à ses enfans qu'un nom célèbre, une mémoire honorée, ne peut se flatter qu'un jour le fils qu'il a formé, vienne déposer en hommage, sur sa tombe, la première couronne décernée à ses jeunes talens, ou retrouver sa cendre au milieu du champ de la destruction. Le bienfaiteur de l'humanité souffrante répand à grands flots ses richesses dans le sein du pauvre; et, content d'amasser des trésors pour le grand jour des récompenses, il meurt sans patrimoine; le sien est devenu celui de l'indigent; il meurt: un simple tertre ensevelit ses cendres et son souvenir. Où les larmes de la reconnaissance pourront-elles cou-

ler, où l'œil attendri de l'amitié se reposera-t-il? Dans le vague de cette poussière, autrefois animée, je le répète, je voudrais que, dans nos brillantes cités, l'état peu fortuné, et c'est celui où se trouve le plus de vertus, sentît la noble fierté d'oser placer ces simples, mais décens monumens, à côté des magnifiques tombeaux consacrés aux heureux de la terre, aux favoris de la fortune. Là, comme dans le monde, les états seraient marqués; la différence seulement qu'il y aurait, c'est que la jeune fille, innocente et timide, venant, dans le secret de son cœur, offrir pour les manes de sa mère le tribut de ses prières et de ses pleurs, n'aurait point à craindre de voir le pieux recueillement de sa douleur, troublé par la pompe éclatante d'un petit maître élégant, ou d'une femme à

prétention ; les enfans de Plutus et ceux de la Dissipation n'approchent jamais des enceintes qu'habitent le deuil et la mort ; les pensées austères faneraient les fleurs des plaisirs qui croissent autour d'eux. A leurs sensibilités qu'affecte trop vivement le roman du jour, l'acteur à la mode n'a plus de larmes à verser sur la tombe d'une épouse, ou sur celle d'un père ; à leur tour, quand ils descendront dans la froide demeure, leurs héritiers avides jetteront avec précipitation du sein de leurs magnifiques palais leurs corps glacés, sans vie ; et des pleureurs à gages, et des mains mercenaires leur rendront les devoirs funèbres ; ainsi de suite jusqu'à la dernière génération qui doit voir le terrible moment des vengeances et des récompenses célestes. En quittant le séjour funè-

bre qui m'inspire ces réflexions, je te quitte aussi pour jamais, antique Centule; j'abandonne tes ruines imposantes, que les pas d'aucun voyageur ne viennent visiter. Berceau du comté de Ponthieu, jadis embelli par la présence de la cour de tes maîtres, ton enceinte magnifique n'offrait que l'aspect des grandeurs, des plaisirs, de la gloire; aujourd'hui, déshérité du sort, on ne se ressouvient plus même de ton existence; on oublie que tes murs fortifiés servirent de prison à la célèbre et malheureuse Jeanne d'Arc, lorsque les Anglais l'eurent en leur pouvoir. La mémoire fugitive de l'homme ne se rappelle pas davantage la pitié touchante que les religieux de l'abbaye lui témoignèrent dans ses malheurs; et le nom de ceux qui eurent le courage de

braver le courroux d'un vainqueur sauvage et irrité, pour venir adoucir le poids des fers de leur victime. Ames généreuses! du sein de vos paisibles tombeaux, recevez de la jeune Voyageuse un tribut d'admiration pour ce noble dévouement.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES.

Invocation. Page 1

CHAP. Ier *Départ de Paris.* 7

CHAP. II. *Vue de l'Abbaye de Saint-Denis.* 13

CHAP. III. *Château d'Ecouen.* 21

CHAP. IV. *Chantilly.* 24

CHAP. V. *Arrivée à Beaumont. Tableau de famille.* 27

CHAP. VI. *Beauvais.* 40

CHAP. VII. *Détails sur la ville d'Amiens et sa Cathédrale.* 47

CHAP. VIII. *Vue de l'Eglise Cathédrale d'Amiens.* 92

CHAP. IX. *Piéquigny.* 131

CHAP. X. *Flixecourt. Château de Ville.* 134

L'Eglise Rustique. 143

CHAP. XI. *Le Bois de l'Etoile et le Camp de César.* Pag. 155
CHAP. XII. *Les Moulins Bleus.* 170
CHAP. XIII. *Vauchelles. Exemple d'amour et de constance.* 176
CHAP. XIV. *Centule.* 183
CHAP. XV. *L'Hôpital.* 207
CHAP. XVI. *Le Cimetière de Saint Riquier.* 230

Fin de la Table des Chapitres.

568220